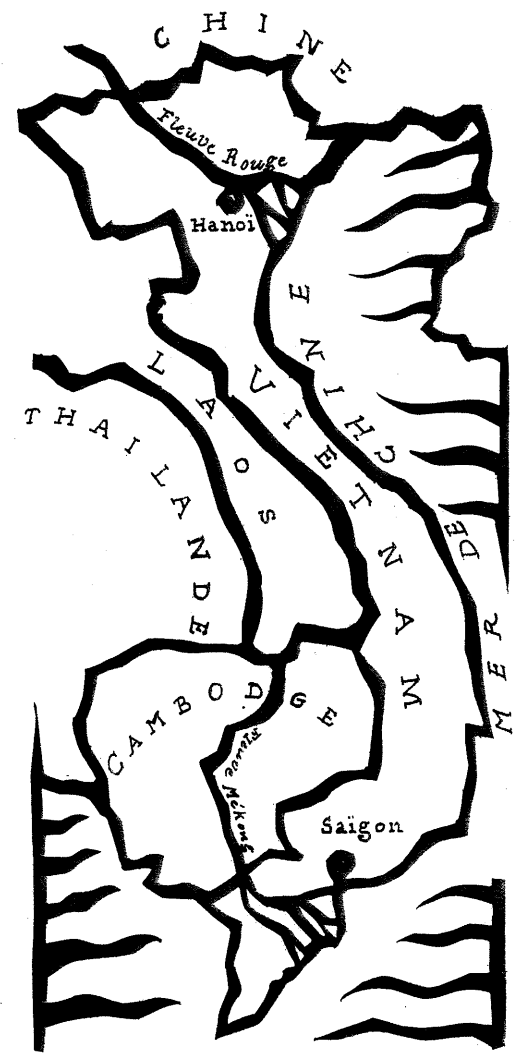




10648



Vietnam

Vietnam... Sur la carte de l'Asie du sud-est, ce pays s'allonge comme un bâton qui porterait à chaque bout un panier de riz. Le bâton, la longue bande étroite et montagneuse du centre, relie les deux larges deltas du Fleuve Rouge et du Mékong, avec leurs rizières.

Vous lirez dans ce livre des vers de poètes vietnamiens, disant l'amour de leur patrie aujourd'hui si durement éprouvée par la guerre, disant ses joies et ses peines. Vous lirez aussi de très vieux contes, aussi vieux que l'histoire et la civilisation du Vietnam.

Quand ces histoires ont-elles été racontées pour la première fois? On ne saurait le dire. Ni par qui elles ont été inventées. Il suffisait d'une bonne mémoire, d'une riche imagination, de savoir observer, et l'on s'improvisait conteur. Le vieux grand-père ou la jeune tante, le maître d'école ou le savetier, le pêcheur ou le chanteur ambulante : chacun redisait ce qu'il avait entendu tout enfant, en ajoutant de nouveaux détails. Il y a presque autant de versions d'un conte qu'il y a de conteurs.

Que disent ces contes? Comme dans le folklore de tous les pays, la nature et les bêtes y tiennent une grande place. Celui qui donne son titre à notre livre montre Monseigneur le Tigre, souverain redouté, mais non respecté, de la jungle, en face du paysan pauvre, sans armes, mais qui possède un trésor sans prix : « Le trésor de l'homme ». Un écrivain contemporain a repris ce thème dans « Face au tigre ». Ici, c'est le courageux petit buffle seul qui affronte le seigneur de la forêt.

Les bêtes sont chantées aussi dans de courts poèmes ou comptines : le paon, l'éléphant, la

sauterelle, la luciole d'or qui allume sa lampe dans la nuit...

Les forces de la nature, la fureur des eaux et du vent ont inspiré des légendes comme « Le génie du mont Tan Vien », une épopée vieille de plus de deux mille ans, ou encore cette ironique aventure : « Le vent au tribunal ». Dans ce conte, on voit le Juge du Ciel invoqué par les hommes pour rendre la justice. Il reparait sous le nom d'Empereur de Jade dans « Le chat et le rat, » où l'on assiste à une singulière métamorphose.

Dans un autre conte de métamorphose, « Mademoiselle Crapaud », on remarquera le rôle joué par l'héroïne. Au Vietnam, la femme jouissait d'une situation plus favorable que ses sœurs des autres pays d'Asie. On loue tout particulièrement ici la femme instruite et riche en sagesse. On retrouve le bon sens féminin dans « Le serpent carré », qui, avec d'autres fabliaux et apologues, exprime la sagesse populaire traditionnelle, se moquant des menteurs, hâbleurs, paresseux et faux lettrés.

Fabulistes et poètes savent dire aussi la vertu des choses familières. « La borne kilométrique » d'Ho Chi Minh évoque avec une émouvante brièveté le rôle d'une modeste pierre dans la vie des hommes.

Le volume se termine par quelques jeux favoris des enfants du Vietnam, ces enfants, objets d'une si profonde tendresse. « Je suis assis entre mes deux filles », dit l'un des poètes, et l'instituteur qui s'en va au front nous fait partager sa douleur de quitter les écoliers, mais aussi son tenace espoir : Au revoir, mes enfants que j'aime, je vous ramènerai la paix.

Éditions LA FARANDOLE, 1971

Le Trésor de l'Homme

contes et poèmes anciens et modernes du Vietnam

840-49 891.83 C. I. T. R. E

COUVERTURE DE
MAI THU

IMAGES POPULAIRES
PHOTOGRAPHIES DE
BERTOLINO · PIC · RIBOUD MAGNUM
DECOUPAGES DE
BEATRICE TANAKA
MAQUETTE DE
JACQUELINE MATHIEU





Face au Tigre.

Lac, le fils du patron, l'appelle toujours Bébé-buffle, lui passe de temps à autre une patate douce, une peau de banane, en lui caressant le dos. En fait, Bébé est déjà un beau bufflon : il ne tête plus sa mère, et quand Lac grimpe sur son dos, il sent à peine le poids du garçon. Tous les jours,

Bébé accompagne sa mère et les autres buffles qui vont paître dans les clairières, non loin du hameau.

Souvent, Bébé s'amuse à gambader comme un fou, puis à se perdre dans les fourrés. Là, il ne voit plus les autres buffles, mais il entend sonner le grelot au cou de sa mère et la voix perçante de Lac : « Bébé, où donc es-tu ? » Bébé reste coi, à écouter le vent murmurer dans les feuilles, et chanter les ruisseaux. « Et si je restais là ? », pense-t-il. Il a un petit frisson dans le dos à la pensée que sa mère et Lac pourraient l'abandonner là, tout seul, la nuit, face au tigre. Il court aussitôt vers sa mère, qui lui donne une tape avec sa corne; il se fait gronder par Lac et se remet à paître.

Le soir tombe sur le pâturage où l'ombre des montagnes s'étale rapidement comme une flaque d'eau, mais, au loin, le ciel se pare

de couleurs éclatantes, rougeie par-dessus les masses sombres des forêts assoupies. Que de fois Bébé s'est surpris à rêver à cette forêt lointaine et mystérieuse, en contemplant les splendeurs du couchant ! Que peut-il y avoir là-bas ? Des arbres immenses, des herbes parfumées, des ruisseaux d'une limpidité cristalline, sans doute, mais quoi encore ? Pour le savoir, il faut avoir le courage d'y aller, car à rester collé à la croupe de sa mère, on n'apprendrait jamais grand-chose.

Ce soir-là, comme les autres soirs, dans l'étable obscure, Mère-buffle et son enfant ruminent paisiblement, balançant leurs queues pour chasser les nuées de moustiques qui les assaillent. Soudain, Mère-buffle dit :

— Mon fils, tu es tout pensif ces jours-ci, à quoi rêvasses-tu ? Tu n'es plus un enfant. Bientôt, on te passera une corde à travers le naseau, on te mettra un joug sur le collet, et



le patron t'initiera au labourage. Tu ne pourras plus gambader comme avant. Il faudra t'y habituer.

Bébé ne répond pas à sa mère, il se contente de regarder le toit de l'étable en ruminant. Oui, il a bien grandi, il se sent plein de vigueur, il bouscule tout sur son passage en donnant de grands coups de corne. Le vieux chien qui lui en imposait encore, il y a peu de temps, il suffit maintenant que le bufflon fasse semblant de baisser les cornes pour qu'il s'enfuit. Cette paire de cornes, comme il en est fier ! Comme elles sont pointues, luisantes, bien arrondies en lame de faucille. Elles le démangent, et l'étable ne cesse de retentir des grands coups que Bébé donne contre les barreaux.

De temps à autre, le patron vient vers lui, lui caresse les cornes, disant :

— Il ira loin, ce bufflon. De tout le village, il sera certainement le premier au labour.

Lac, écoutant son père, s'écrie de joie :

— Bébé, tu seras le champion !

Le bufflon s'irrite de s'entendre appeler Bébé, et plus encore d'entendre parler de labour. Une corde à travers le naseau, un joug sur le collet, et patauger toute la journée dans un lopin de rizière boueuse, quelle vie ! Bien sûr, il n'est plus un enfant, il faut bien quitter sa mère un jour, et travailler. A cette pensée, son cœur se serre, il ne peut s'empêcher de poser sa tête sur le ventre de sa mère. Dieu ! quelle peau douce et chaude, quel délice de humer cette senteur particulière qu'il retrouve chaque fois qu'il fourre le mufle dans son pelage. Les mamelles de Mère-buffle sont à sec, mais n'était cette paire de cornes, le bufflon aurait volontiers tété. Mère-buffle laisse son fils rêvasser un moment, puis lui dit doucement :

— Ta tête me pèse sur le ventre, car tu vas avoir bientôt un petit frère.

C'est vrai, ces temps-ci, elle est bien distraite, jusqu'à ignorer parfois sa présence; peut-être pense-t-elle au petit frère qui va naître. Bébé se recouche aux côtés de sa mère, toujours ruminant et balançant sa queue chasse-moustiques.

Soudain, il dit :

— Maman, sais-tu ce qu'il y a dans la forêt ?

— Je n'y suis jamais allée, répond Mère-buffle, mais dans mon enfance, les vieux buffles nous en parlaient.

— Qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Les vieux buffles disaient que jadis les buffles ne vivaient pas avec les hommes, mais paissaient librement dans les forêts sans avoir jamais à labourer ou à herser.

— Mais alors, où passaient-ils la nuit ? Ils n'avaient pas peur du tigre ?

— Le tigre est le seigneur de la forêt, chacun le craignait, sauf les buffles qui étaient forts et combatifs. Le tigre n'osait pas s'attaquer aux buffles de la forêt !

— Et si moi, j'allais dans la forêt, est-ce que le tigre m'attaquerait ?

— Les buffles de la forêt étaient très robustes : toute la journée, ils couraient par monts et par vaux, ils se battaient à grands coups de corne. Les buffles domestiques ne sont pas si vigoureux.

— Et moi, ne suis-je pas vigoureux ?

Et le bufflon fait semblant de donner un coup de corne à sa mère qui riposte. Le jeu continue jusqu'à ce que Mère-buffle dise :

— Je suis fatiguée, tu es bien vigoureux, mais pour affronter le tigre, il faudra t'entraîner longuement.

Mère-buffle et son fils s'endorment.

Dès le lendemain, le bufflon s'entraîne à dévaler les pentes, à les remonter à toute vitesse; et, de la journée, il n'arrête pas de donner de grands coups de corne. Parfois, il prend des poses de combat, rue à droite,

à gauche, en mugissant. Lac lui crie : « Mais, Bébé, tu n'es pas fou ? » Plus il s'entraîne, plus il grandit et devient fort, ses cornes s'aiguisent davantage. Le patron, à chaque fois qu'il le voit, s'extasie : « Au labour, tu battras certainement tous les buffles du village ! » Mais, en son for intérieur, le bufflon se dit : « De labour, il n'en sera pas question. C'est le tigre que je battrai, et non les autres buffles. »

Un jour, le patron avait emmené Mère-buffle pour herser un bout de rizière et Lac était à l'école. L'étable était grande ouverte. Bébé sort de l'étable, quitte le jardin, s'engage sur le chemin. Le vieux chien lui court après, aboyant : « Où vas-tu ? Je le dirai au patron ! » Le bufflon fronce ses sourcils, baisse ses cornes, et le chien détaille au plus vite.

Bébé fonce droit vers la montagne, le cœur battant à se rompre, de peur que le patron ou Lac ne le poursuive. Il n'arrête de courir qu'une fois le village hors de vue. Ayant repris son souffle, il se sent bien perplexe. Faut-il s'aventurer dans la forêt ? L'envie lui prend de rebrousser chemin, mais, en fin de compte, il se dit : « J'irai passer une seule nuit dans la forêt ; demain, je serai de retour. Et si le tigre vient, je me battrai. »

Il file vers la forêt. Des ruisseaux limpides murmurent entre les buissons, parfois l'eau se fracasse sur de grands rochers, avec des gerbes toutes blanches d'écume. Bébé avale une gorgée d'eau, quelle fraîcheur ! Ce n'est vraiment pas comparable avec la mare du village. Des arbres millénaires dressent leur tronc énorme, dix fois plus gros que les plus gros jaquiers ⁽¹⁾ du jardin, et leurs frondaisons se perdent presque dans les nuages. On

ne distingue même pas les nuées de corbeaux qui discutent là-haut. D'un creux d'arbre surgit une petite bête. On dirait un gros rat, mais non : il a une queue en plumeau, et le voilà qui pérore :

— Je me présente, je suis l'ami-écureuil, bonjour au camarade-buffle !

Puis il disparaît.

Bébé est en train de regarder les grosses lianes qui enserrant de grands arbres à les étouffer, quand une bande de singes, surgie on ne sait d'où, vient emplir la forêt de criaileries. « Bonjour, camarade-buffle, bonjour, bonne santé ! » crient-ils de tous côtés. Ils sautent d'une branche à l'autre, font mille acrobaties, se tirent la queue les uns aux autres, piaillent, font mille grimaces. En un clin d'œil, les voilà repartis.

Le chemin débouche maintenant sur un pâturage immense ; jamais de mémoire de buffle, on n'en a vu de si grand. L'herbe tendre s'étend jusqu'à l'horizon et la prairie parsemée de fleurs de toutes les couleurs évoque la grande natte bariolée que le



(1) Jaquier : arbre des régions tropicales, appelé aussi arbre à pain.

patron déroule les jours de fête, mais c'est une natte qui couvre des collines entières. Grisé par l'odeur des herbes et l'immensité, Bébé pousse un grand beuglement et se roule par terre. Des herbes épaisses, surgissent des cerfs et des daims apeurés qui s'enfuient à toute allure. Bébé admire leur foulée élastique, on dirait qu'ils volent.

Mais un moment plus tard, les voici qui reviennent, disant :

— Camarade-buffle, vous nous avez fait peur, vous êtes venu sans prévenir, nous avons cru que c'était le Tigre noir.

Bébé leur demande :

— Mais pourquoi ne vous battez-vous pas avec le tigre ?

Les cerfs répondent :

— Nous avons de grandes cornes, mais c'est toute une ramure qui nous gêne plus qu'elle ne nous sert. Nous ne devons notre salut qu'à la fuite.

— Est-ce qu'il y a un tigre dans ces parages ? demande Bébé.

— Il y a un Tigre noir, des plus féroces,



qui fait la loi ici. Tous le craignent et quand il rugit, chacun se terre et tremble.

Bébé sent un petit frisson dans son dos, mais il se rassure aussitôt. « Mes cornes sont bien pointues, et je me suis longuement entraîné à me battre. On verra bien. » Une brise légère vient effleurer ses cornes. Bébé lève la tête, les montagnes au loin ont déjà gobé une moitié de soleil, l'ombre s'étend sur la prairie comme un lac qui déborde. En un instant, le soleil disparaît, l'ombre couvre entièrement le pâturage, mais au loin, par-dessus les cimes, le ciel se couvre de nuages rutilants. Bientôt les nuages tournent au violet, puis au bleu sombre, puis au noir — ou n'ont-ils pas plutôt disparu ? Bébé n'en sait trop rien. La voûte céleste s'obscurcit mais reste d'une limpidité extraordinaire. Là-haut, ce doit être soirée de fête, les lampions s'allument un par un, et, bientôt, Bébé voit apparaître des milliers d'étoiles scintillantes. Le bufflon contemple longuement le ciel étoilé, se rappelant les nuits tristes, quand il n'avait au-dessus de lui que le toit grisâtre de l'étable où bourdonnaient les moustiques. Ah ! s'il n'avait pas trouvé le courage de monter jusqu'ici, jamais il n'aurait vu pareil spectacle.

Le bufflon se sent bientôt pris d'une grande envie de dormir ; il s'apprête à se rouler dans l'herbe parfumée, mais il se reprend aussitôt : ne nous endormons pas, et surtout ici, à découvert ; le tigre peut venir à tout moment. Il se dirige vers une rangée de grands arbres qui forment avec les lianes entrelacées un véritable mur. Là, du moins, il pourra se défendre contre le tigre : adossé à la rangée d'arbres, il n'aura plus à craindre les attaques par-derrière. Le tigre devra attaquer de face, dans le champ d'action de ses cornes. Bébé étudie soigneusement le terrain, essaie diverses positions de combat, avance, recule, donne des coups de corne à

droite, à gauche, bondit en avant, s'agenouille. Il se sent tout à fait sûr de lui, il n'a plus froid, malgré la rosée qui perle sur son dos.

Le silence de la nuit n'est troublé de temps à autre que par les cris de quelques oiseaux de passage. Bébé tourne en rond, pour ne pas s'endormir.

Soudain, un rugissement se fait entendre au loin. Bébé écarquille les yeux et scrute l'obscurité, son cœur se met à battre comme un tambour les jours de fête, tout son corps se crispe. Bientôt, on entend un bruit d'herbes froissées; deux yeux phosphorescents émergent de l'ombre, s'approchent rapidement. Le voilà, c'est le Tigre noir! Il s'avance, tout le coin sent le fauve. A trois pas, il s'arrête, découvre des crocs énormes, et ricane :

— Bufflon, connais-tu le Seigneur de la Forêt? Quelle aubaine pour moi : depuis le début de la nuit, je n'ai encore rien eu à me mettre sous la dent. Allons, ne montre pas tes cornes ainsi, allonge-toi bien gentiment. Je te donnerai un bon coup de patte et te voilà parti sans angoisse ni douleur.

Et le tigre continue de ricaner.

Quand il s'était approché, Bébé avait cru que son cœur allait cesser de battre, ses quatre pattes tremblaient. Mais entendant ricaner le fauve, le bufflon est pris de colère et s'écrie :

— La forêt est à tous, personne n'est seigneur ici! Mes ancêtres avaient bien battu les tiens. Je n'ai pas peur de toi.

Le tigre ricane de nouveau :

— Te voilà bien brave, mais comment un buffle domestique peut-il se comparer à un buffle de forêt? Si tu veux la bataille, tant pis pour toi, tu vas avoir la chair en lambeaux, la tête en bouillie, tu vas mourir en te tordant de douleur.

Bébé-buffle crie de toutes ses forces :

— Je ne vais pas me laisser dévorer sans combattre! Si j'ai la tête en bouillie, toi, tu auras les os en marmelade!

Le tigre rugit : « Petit insolent! » et bondit. Le buffle se rue en avant, les cornes dressées, le tigre veut sauter par-dessus les cornes, mordre l'adversaire au poitrail, mais rapide comme l'éclair, le buffle a bondi, lui aussi, et frappe de ses cornes le ventre du fauve. Le tigre recule, cherche l'attaque par derrière. Adossé aux arbres, le bufflon présente toujours à l'ennemi ses cornes redoutables. Attaques, contre-attaques. Le tigre a réussi à lacérer la peau du bufflon, mais il a reçu force coups au ventre, au poitrail. Le sang ruisselle sur tout le corps du buffle; le fauve parvient à lui griffer l'œil droit. Bébé n'y voit plus que d'un côté.

La bataille durait depuis des heures. Le tigre avait deux côtes cassées. Les étoiles s'éteignaient peu à peu, les oiseaux de nuit

ne passaient plus, l'aube s'approchait. Le bufflon était presque à bout de souffle; parfois, le tigre arrivait à s'accrocher au collet de l'adversaire, mais dans un sursaut désespéré, le bufflon le jetait à terre.

Il faisait de plus en plus clair. L'herbe était piétinée sur toute la surface du champ de bataille. Tous deux haletaient. Le Tigre noir resta un bon moment à reprendre son souffle; il savait que le bufflon n'avait plus la force de se défendre et s'appêtait à donner le dernier assaut. Mais il ne sauta pas : on le vit dresser les oreilles, puis filer vers la forêt d'en face. Le bufflon s'effondra et perdit connaissance.

Un groupe d'hommes apparut, les uns armés de fusils, les autres de cognées. C'étaient des bûcherons qui s'étaient approchés, alertés par le bruit. Ils lavèrent les blessures du bufflon, lui donnèrent à boire. Le bufflon ouvrit les yeux, puis parvint à se



remettre sur ses pieds. Quelques instants après, Lac et son père arrivaient et ramenaient Bébé à l'étable. Mère-buffle beugla de joie, de grosses larmes coulèrent de ses yeux rougis, elle lécha et relécha les blessures de son fils. Elle voulait le gronder, mais comment gronder un enfant qui a eu le courage de se battre toute la nuit contre le tigre!

Pendant plusieurs jours, Lac alla faucher de l'herbe bien tendre et fit cuire un potage de riz pour le bufflon. Celui-ci se remit vite de ses blessures, sauf son œil droit qui était perdu. De nouveau, il accompagnait sa mère au pâturage. Partout, dans le village, on ne parlait que du bufflon qui avait battu le tigre : quand Bébé pataugeait dans les mares ou pâturait au milieu des champs, ses camarades l'obligeaient à faire le récit du combat, à apprendre aux autres comment se battre contre le tigre. Et Bébé s'en donnait à cœur joie, il ruait, donnait des coups de corne à droite, à gauche, avançait, reculait, s'agenouillait, bondissait. Lac applaudissait à tout rompre : « En voilà un champion! »

Depuis, tout le monde l'appelait Champion, et non plus Bébé.

Un jour, Champion était couché près de Mère-buffle, ruminant comme à l'habitude, quand il vit s'approcher de l'étable les bûcherons de l'autre jour en compagnie du patron. Les bûcherons disaient :

— Cédez-nous ce bufflon, il est vigoureux et combatif. Ce serait dommage d'en faire un buffle de labour. Il peut servir à traîner les gros troncs d'arbre dans la forêt.

Champion tressaillit à entendre parler de la forêt. Il ne savait au juste ce qu'il allait faire, mais partir vivre en forêt, cela l'enchantait; cette fois, il n'avait plus peur du tigre. Puis il se mit à réfléchir : abandonnerait-il sa mère, Lac, le patron? La forêt l'attirait, mais l'idée de quitter sa mère, Lac,

le village, le faisait reculer.

Ce soir-là, il ne pouvait dormir. Au milieu de la nuit, Mère-buffle lui demanda : « Qu'as-tu, mon fils? » Le bufflon lui fit part de ses espoirs, de ses craintes. Après un moment de réflexion, Mère-buffle lui dit :

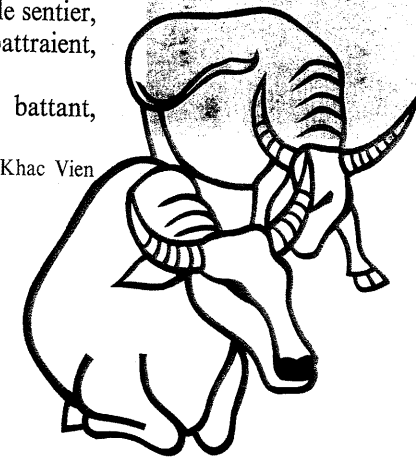
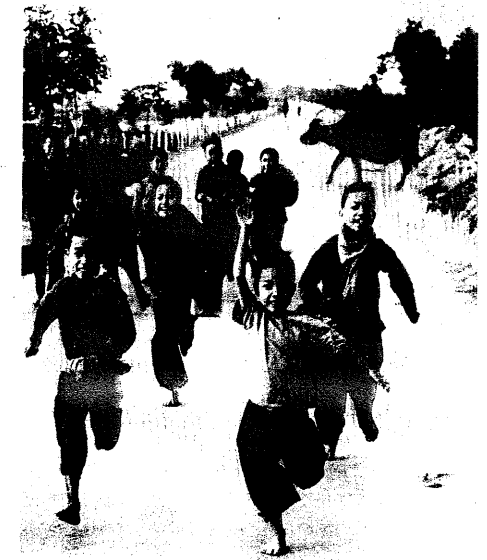
— Tu es grand et fort, tu peux partir, mon fils. Suis ton chemin, je ne te retiens pas. D'ailleurs, tu auras bientôt un petit frère, qui vivra avec moi. Et le petit Lac, j'ai entendu dire qu'il s'en ira bientôt étudier en ville.

Quelques jours après, les bûcherons vinrent emmener le bufflon. Champion parcourut à nouveau le chemin qui mène vers la forêt, ce chemin qu'il avait parcouru l'autre fois d'une seule traite, talonné par la peur que quelqu'un le rattrape. Cette fois, à chaque pas qu'il faisait, il se retournait pour voir sa mère, Lac, le patron qui lui faisaient des signes. Même le vieux chien, d'ordinaire si hargneux, l'accompagna un bout de chemin.

Bientôt, le village ne fut plus visible, les pas du bufflon devinrent plus rapides. L'odeur des herbes lui monta aux naseaux, le bufflon entendit murmurer les ruisseaux et gazouiller les oiseaux. Il était en pleine forêt. De grands arbres bordaient le sentier, demain ses nouveaux patrons les abattraient, et lui, il aurait à les haler.

Il accéléra le pas, et, le cœur battant, s'engagea dans sa nouvelle vie.

Nguyen Khac Vien



Les Habits neufs du Corbeau et du Paon

conte populaire

En ces temps lointains, les expressions « noir comme un corbeau » ou « fier comme un paon » auraient été impensables. Corbeau portait un habit gris sale, et Paon, gris lui aussi, n'avait pas de quoi être fier. En effet, les deux compères étaient si mal habillés qu'ils n'osaient sortir qu'ensemble.

« Nous sommes également laids, donc nous n'avons pas de comparaisons désagréables à craindre », pensait Paon.

« Avec sa tête minuscule au-dessus de son gros corps maladroit, Paon est encore moins beau que moi ! » se disait Corbeau. Cette pensée lui faisait davantage apprécier son compagnon, puisque c'était le seul être à qui il pouvait se sentir supérieur.

— Nous sommes des philosophes au-dessus du bruit et de la vanité des chanteurs bariolés ! disait-il, en invitant Paon à une promenade dans la partie la plus éloignée de la forêt.

Il n'aurait jamais admis que la vraie raison de ses airs philosophiques était la crainte d'être vu auprès d'un oiseau plus joli. Et Paon, bien qu'ignorant ce qu'était la philosophie, l'approuvait sans réserve, flatté d'être l'ami d'un personnage aussi savant que Corbeau.

Par un chaud midi d'été, ils virent deux étudiants s'asseoir sous l'arbre où ils étaient perchés.

— Que cette clairière est calme ! C'est l'endroit idéal pour faire des poésies ! disait le premier.

— Tu as raison. Que choisirons-nous comme thème ?

— Quelque chose de beau, vivant dans la forêt... Le phénix, par exemple.

— Magnifique ! Le phénix, roi des oiseaux, symbole aérien de la beauté... commença à déclamer son compagnon, lorsque Corbeau l'interrompit d'un croassement dépité :

— Krôa ! Quoi ? le phénix, tout en cou et point de cervelle ! Pouah !

— As-tu entendu ce bruit affreux ? demanda le premier étudiant en se levant.

— Nous ferons mieux de nous éloigner : ces laiderons gris sur la branche ont coupé court à mon inspiration ! répondit le deuxième après un rapide coup d'œil.

Corbeau les vit s'éloigner. Il était très vexé, et passa sa rage sur Paon.

— Laidérons gris ! Quel compliment ! Et toi, tu l'avales comme si c'était une graine de lotus !

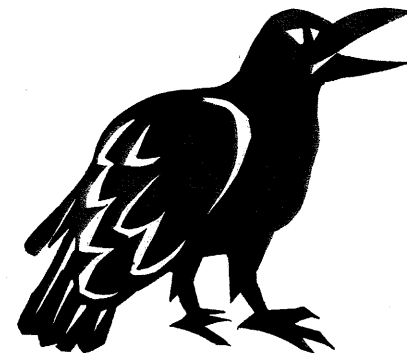
— Le fait est que nous sommes gris, répondit Paon placidement. Pourquoi te fâcher de la vérité ? D'ailleurs, si tu n'avais pas interrompu son poème sur le phénix, l'étudiant ne nous aurait rien dit.

— Il faut être comme toi, sans cervelle, pour accepter ainsi ces insultes ! siffla Corbeau, sachant combien toute allusion à sa petite tête blessait Paon. Le phénix a droit à des vers... de mauvais vers, j'en conviens, mais de la gloire quand même... tandis qu'on nous méprise, rien qu'à cause de quelques plumes plus ou moins colorées. Bien sûr, toi, cela t'est égal ! Tu n'essaies même pas de changer cet état de choses insupportable !

— Je ne vois pas comment le changer, et je préfère ne pas m'agiter vainement comme toi.

— C'est que tu es trop paresseux, car sinon, nous serions déjà les princes de la forêt ! Mais tant pis pour toi, j'inviterai Rossignol à m'accompagner chez le peintre, car moi, je tiens à changer d'habit aujourd'hui même. Et ne t'en prends qu'à toi si demain tu es le seul habitant gris de la forêt... et ta vilaine voix, en plus ! tandis que Rossignol portera une robe aussi chatoyante que son chant !

C'en était trop pour Paon. Corbeau lui



avait souvent proposé de repeindre mutuellement leurs habits avec les couleurs de l'ermite qui vivait à l'autre bout de la forêt; mais Paon, qui volait maladroitement, craignait de s'aventurer si loin. Toutefois, la pensée de devenir l'oiseau le plus laid et de perdre son seul ami eut raison de ses hésitations; soufflant et geignant, il accompagna Corbeau jusqu'à l'ermitage.

Lorsqu'ils y arrivèrent, c'était l'heure de la sieste, et le vieil homme dormait à côté d'une peinture inachevée. Corbeau, qui l'avait souvent épié, avait tout prévu. Ils portèrent les pinceaux et les couleurs près de la fontaine, pour les laver plus aisément sans réveiller le peintre par leur conversation.

— Maintenant, déploie ta queue, reste tranquille et regarde-moi faire pour pouvoir me peindre après! ordonna Corbeau à son ami.

Il le couvrit d'abord d'une couche de vert émeraude, puis il dessina des cercles bleu et bronze sur les plumes les plus longues et les cerna de noir.

Paon commençait à avoir des fourmis dans les jambes, et se mit à piétiner.

— Ne bouge pas! Tu abîmes ma peinture! cria Corbeau. Vraiment, tu es indigne d'un artiste tel que moi... Bon, marche un peu pour te détendre... mais fais attention à ta queue, elle n'est pas encore sèche! En attendant, je chercherai une coiffure pour que ta tête paraisse plus grande.

Paon ne souhaitait que cela et, après sa promenade, il se tint sagement immobile tandis que Corbeau lui collait de petites brosses sur le front. Puis il lui peignit la poitrine couleur de mer et soupoudra sa queue de poudre d'or.

— Modestie à part, je suis un peintre génial! Lorsque tout sera sec, tu seras aussi beau que le phénix. J'espère seulement que tu m'auras bien observé, et que tu me feras

un habit passable, dit Corbeau, en admirant son œuvre.

A ce moment, un vol de corneilles passa en croassant.

— Où allez-vous à cette heure-ci, cousines? demanda Corbeau.

— Nous allons là où la guerre fait rage. Les champs de bataille sont couverts de morts, alors nous allons au festin! répondirent-elles. Ne viens-tu pas, toi aussi?

Corbeau eut soudain très faim.

— Je ne fais que changer d'habits, dit-il. Attendez-moi un instant!

— Impossible! Dès que la nouvelle a été connue, les vautours sont partis. Si nous t'attendons, nous ne trouverons plus rien. Krâ! Krâ! nous partons.

Et elles disparurent à l'horizon.

« Elles ont raison, pensa Corbeau en les voyant s'envoler. Même si mon habit ne demandait que la moitié du temps passé sur celui de Paon, je ne trouverais plus un seul bon morceau, et, connaissant la lenteur de mon ami, c'est plutôt le double du temps qu'il lui faudra. D'autre part, je tiens à me débarrasser de cette défroque grise aujourd'hui même. » Et il dit :

— Écoute, Paon, je ne saurais manquer pareille occasion. Mais je ne veux pas y aller avec mon vieil habit : prends donc la bouteille d'encre de Chine et verse-la sur mon dos! Tout compte fait, le noir est une couleur élégante qui sied à mon tempérament.

— Je ne pense pas que le noir t'ira bien, grand frère, protesta Paon.

Il avait déjà préparé quelques couleurs gaies et avait très envie de peindre à son tour.

— Je ne t'ai pas demandé de penser, mais de verser cette encre sur mon dos! Tu pourras me peindre quand je reviendrai, mais pour l'instant, tu feras ce qu'on t'ordonne... sot que tu es!

L'insulte eut l'effet escompté : Paon, furieux, vida la bouteille sur Corbeau, qui s'envola sans même le remercier.

Il revint quelques jours plus tard, pour s'apercevoir qu'avec son nouvel habit, Paon avait complètement changé. Il fallut le cajoler et le flatter afin qu'il retourne chez le peintre pour y achever l'habit de Corbeau. Toutefois, à l'ermitage, les couleurs et les pinceaux étaient enfermés sous clé : les retrouvant en désordre près de la fontaine, le vieil homme avait pensé que les démons s'étaient amusés avec... et il n'appréciait guère la compagnie démoniaque.

— Tu aurais dû m'écouter lorsque je te conseillais de te faire peindre l'autre jour, dit Paon.

— Toi... me conseiller? Crois-tu vraiment que ton nouvel habit te donne aussi une nouvelle cervelle? répondit Corbeau, piqué à vif.

— En tout cas, il semble que ton habit noir a obscurci ton cerveau. Et puis... pourquoi me laisserais-je insulter par toi, laideron? fit Paon.

Sa robe dorée, décidément, lui donnait du courage!

Depuis ce jour-là, Paon et Corbeau ne sont plus amis. Ils ne se parlent même plus. On peut se demander si c'est à cause de leurs habits ou à cause de leur caractère.



adaptation de
B. Tanaka

Petit-Cigale s'en va au Festival ...

Les larves de cigale éclosent sous terre; une fois mûres, elles sortent de leur trou et grimpent le long des troncs d'arbre où elles se dépouillent de leur enveloppe pour prendre leur premier envol.

Les jours d'été, sur les flamboyants ⁽¹⁾ qui rougeoient, la tribu des cigales tient festival, et s'en donne à cœur joie. Soir et matin, tambours et trompettes ne cessent de jouer. Petit-cigale, dans son trou, étouffé de chaleur et d'ennui.

— Maman, permets-moi d'aller à la fête, je serai sage, je rentrerai de bonne heure.

— Tu dois t'habiller proprement, ne salis pas tes vêtements, et surtout pas la paire d'ailes que je viens de t'acheter.

Maman sort de l'armoire un costume tout neuf. De la soie bien fine, avec des irisations, et quelles ailes, transparentes, avec des nervures bien délicates! Petit-cigale saute de joie. Maman plie à nouveau le costume, disant :

— Tu le mettras une fois dehors, tu accrocheras ton costume usé au premier tronc d'arbre pour le reprendre au retour. Reviens de bonne heure.

Sorti du trou, Petit-cigale accroche donc son vieil habit au premier tronc d'arbre, enfle son costume neuf, et le voilà parti, sur ses ailes soyeuses, vers les frondaisons de flamboyants. La tribu des cigales l'accueille avec joie, Grand-mère lui dit :

— Approche, qu'on voie un peu ton

costume neuf.

Les oncles, tantes, cousins et cousines ne se lassent pas d'admirer.

Quelqu'un demande :

— Sais-tu chanter et danser ?

— Oui, dit Petit-cigale, je sais nombre de chants.

— Alors, dit Grand-mère, va chanter et danser.

Petit-cigale s'en va donc danser et chanter avec toute la tribu, et la musique emplît tout le quartier. Au bout d'un moment, tout le monde s'arrête de danser, prend des friandises. Grand-mère dit :

— Maintenant, Petit-cigale va danser une danse pour tout le monde.

Petit-cigale se sent intimidé, mais à voir rien que des gens de la famille, et à penser qu'il porte un costume tout neuf, il s'enhardit. Quelqu'un joue de la guitare, et le voici, entouré de tous, qui se met à danser. Toute la tribu l'applaudit.

Puis c'est le tour des cousines dans leurs belles robes, les unes émeraude, les autres bleu azur, ou orange, ou rouge vermeil. On dirait, à les voir danser, des fleurs se balançant au vent. Puis les garçons, grands et forts, viennent danser des danses viriles, simulant des combats épiques. Petit-cigale, tout étourdi par tant de beauté et de musique, reste des heures à contempler le spectacle.

La nuit avance. Sous les frondaisons des arbres, les voitures dans les rues se font de plus en plus rares. Tout d'un coup, Petit-cigale entend sonner un carillon. Il compte : « Un, deux, trois... neuf, dix, onze, douze! » Il sursaute. C'est minuit. Il faut rentrer. Il salue précipitamment tout le monde, et d'un coup d'ailes rejoint le trou familial. Maman l'attend toujours, la lampe restant allumée. Petit-cigale l'embrasse, et, avant même de reprendre son souffle, lui dit : « C'est très beau, la fête! » Et tout haletant, il raconte



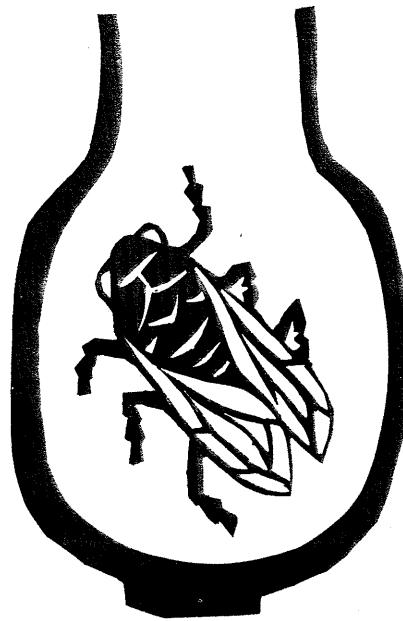
tous les détails de la soirée. Quand il a fini de raconter, Mère-cigale demande :

— Mais où as-tu laissé ton vieux costume ?

Petit-cigale se rappelle qu'il a oublié son vieux costume sur le tronc d'arbre, se dépêche de ressortir et s'en va le chercher. A peine a-t-il eu le temps de le toucher qu'une main le saisit. Ce soir, la petite Binh a aussi veillé tard pour chasser les cigales.

Binh dépose la cigale dans un bocal, en ayant soin de le couvrir avec un couvercle percé de trous pour permettre à la captive de respirer. Toute la nuit, Petit-cigale a beau pleurer, se débattre, il est resté prisonnier. Veut-il grimper sur les parois du bocal, le verre est trop lisse, veut-il s'envoler, il donne de la tête contre le couvercle. En fin de compte, épuisé, Petit-cigale s'endort.

Le lendemain, Binh s'en va en classe avec son bocal. Toute la classe s'attroupe autour de la prisonnière. La maîtresse prend le



(1) Flamboyant : arbre tropical à feuilles rouges.

bocal et montre la cigale à tous les élèves.

Elle demande :

— Savez-vous ce que c'est ?

La classe répond en chœur :

— Mam'selle, c'est une cigale.

— Une cigale, et qu'est-ce qu'elle sait faire ?

— Mam'selle, elle sait chanter, danser pendant les jours d'été, dit Binh.

La maîtresse demande :

— Est-ce que les cigales nous piquent ou nous font du mal comme les moustiques et les mouches ?

— Non, Mam'selle, elles ne piquent pas, elles chantent et elles dansent, répond une écolière.

— Alors, faut-il garder ou libérer notre prisonnière ?

Remous dans la classe. Les uns veulent la garder, les autres la libérer, et personne ne veut démordre de son idée.

La maîtresse prend Binh par le bras et lui demande :

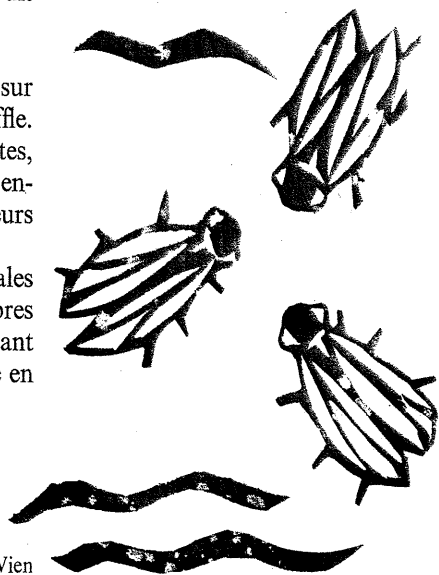
— Faut-il la garder ou non ?

Après une minute de réflexion, Binh dit à voix basse :

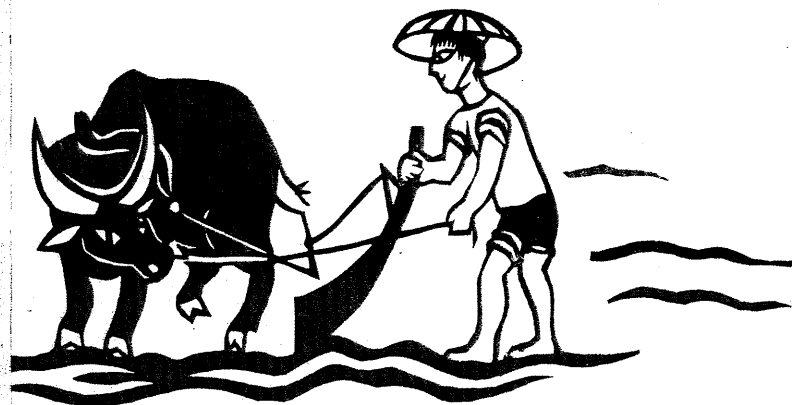
— Il faut la libérer.

Elle sort la cigale du bocal, la dépose sur sa main. Toute la classe retient son souffle. La cigale se lève lentement sur ses pattes, déploie peu à peu ses ailes soyeuses, et s'envole vers les flamboyants dont les fleurs rougeoient.

Ce soir-là, Binh, écoutant les cigales chanter dans les feuillages des grands arbres qui bordent la rue, croit distinguer le chant de celle qu'elle a, le matin même, remise en liberté.



Nguyen Khac Vien



Le Trésor de l'Homme.

Un soir très lointain, du temps où les hommes et les animaux parlaient encore la même langue et la robe du Tigre était d'un beau jaune uni, le Buffle rentrait du bain. Frais lavé et content, il meuglait doucement une petite chanson, le nez en l'air — car, en ce temps-là, le Buffle avait un nez tout droit dont il était très fier. C'est pourquoi il ne s'aperçut qu'on le suivait que lorsqu'il entendit un « bonsoir » ronronnant à ses côtés.

Le Buffle sursauta : dans le monde entier il n'y avait qu'une personne avec cette voix-là, et c'était Monseigneur le Tigre.

— Puis-je t'accompagner jusqu'à l'orée du bois ? demanda celui-ci poliment.

N'osant dire non, le Buffle fit un geste vague de la tête ; ils continuèrent donc la route ensemble et le Tigre bavarda si aimablement que le Buffle en venait à se demander s'il méritait vraiment sa mauvaise réputation.

— On ne te voit pas souvent en forêt, ronronnait le Tigre. Je suppose que tu vis encore avec cet animal chétif qu'on appelle l'Homme ?

Le Buffle fit oui de la tête.

— J'ai même entendu dire que tu travaillais pour lui... Est-ce vrai ?

conte populaire

Le Buffle acquiesça de nouveau.

— Eh bien! Si je ne l'avais pas entendu de ta bouche, je n'y croirais jamais... Je ne peux te comprendre! L'Homme n'a ni crocs ni griffes, ni venin ni force, il n'y a guère d'animal qui ne coure plus vite que lui... et il est si petit! Comment peux-tu l'accepter comme maître?

— Je ne le comprends pas très bien moi-même, dit le Buffle. Je suppose que c'est à cause de son intelligence.

— Intelli... quoi?

— INTELLIGENCE, répéta le Buffle, ravi d'en savoir plus que Monseigneur le Tigre. Quelque chose que l'Homme seul possède, et qui l'aide à gouverner le Cheval, et le Chien, et le Canard... et moi aussi!

— Voilà qui est intéressant, dit le Tigre qui avait suivi le Buffle uniquement pour poser cette question. Très, très intéressant... Vois-tu, si j'avais un peu de cette intelligence, ma vie deviendrait bien plus agréable. Tout le monde m'obéirait, je n'aurais qu'à rester couché dans l'herbe en choisissant les plus gras pour mon repas, au lieu de devoir leur courir après... Crois-tu que l'Homme m'en vendrait un peu?

— Je... je n'en sais rien, bégaya le Buffle.

— Je le lui demanderai demain! Je ne pense pas qu'il osera ME refuser ce service! grogna le Tigre, en disparaissant.

Le Buffle continua son chemin, tête basse, se demandant s'il n'avait pas trop parlé. Mais après avoir dîné, il se sentit rassuré, se rappelant que le Tigre ne venait jamais dans la rizière.

Toutefois, le lendemain, en arrivant au champ avec son maître, il le vit qui attendait, avec un beau discours tout préparé.

— Ne crains rien, petit Homme, dit le fauve en faisant une révérence. Je suis venu ici avec les meilleures, les plus pacifiques intentions. J'ai ouï dire que tu possédais

une chose appelée Intelligence, et je voudrais en acheter. Fais-moi donc un bon prix et vends-la vite, car je suis très pressé : je n'ai pas encore déjeuné et je devrais te manger avec ton buffle si tu ne dis pas tout de suite oui!

Le Buffle était furieux contre lui-même. Si seulement il n'avait pas traîné hier au bain! Il s'en voulait d'avoir bavardé avec le Tigre et tremblait de peur malgré le chaud soleil du matin.

— Quel grand honneur! s'exclama le paysan. Monseigneur le Tigre daignant visiter mon humble rizière, et m'offrant l'occasion de servir une si magnifique Bête!

Et il s'inclina comme s'il se trouvait devant le roi en personne.

— Ne fais pas tant de cérémonie pour un simple Tigre, dit celui-ci, très flatté. Je suis seulement venu pour acheter...

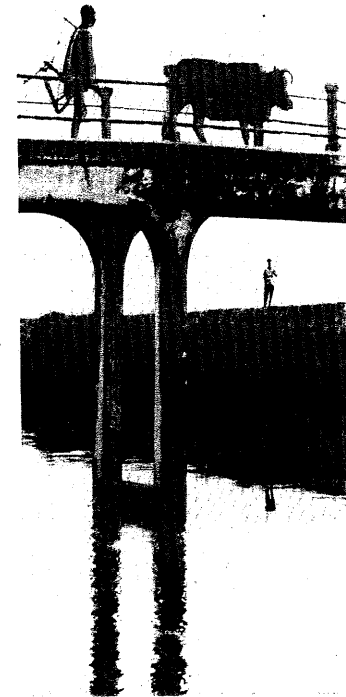
— Acheter? interrompit le paysan. Il n'en est pas question! J'insiste pour vous offrir mon trésor, comme souvenir de votre mémorable visite qui honore mes champs!

— Voilà qui est vraiment aimable! Je n'aurais jamais pensé que les paysans étaient si polis, ronronna le Tigre, tout en pensant : « Quelle belle journée! On me salue comme un roi et on m'offre l'Intelligence en cadeau; après quoi je mangerai l'Homme en hors-d'œuvre et le Buffle comme plat de résistance. »

Cette pensée alluma deux braises vertes au fond de ses yeux, tandis qu'il disait :

— Et tu me la donneras tout de suite, n'est-ce pas, Frère Homme?

— Volontiers, seulement je la laisse toujours à la maison quand je vais aux champs, répondit le paysan, ayant remarqué la lueur verte de son regard. Voyez-vous, Monseigneur, c'est une chose trop précieuse et je crains de la perdre dans la boue, et puis, on n'en a point besoin en labourant. Je vais



vous la chercher de ce pas!

Il s'éloigna un peu, puis revint en courant:

— Pardon, n'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que vous n'aviez pas encore déjeuné?

— Si... Pourquoi cette question? Cours vite chercher mon Intelligence!

— C'est que je n'ose pas laisser le Buffle seul avec vous : il risque de devenir votre déjeuner.

— Je promets que je ne le mangerai pas, dit le Tigre, impatient. Allons, fais vite!

— Je ne doute pas de votre promesse, Monseigneur... mais la faim nous fait parfois perdre la mémoire. Et si vous mangiez le Buffle, qui m'aiderait au travail? D'autre part, il est si lent qu'en l'emmenant avec moi, je mettrais des heures à aller au village et à en revenir, et je n'aimerais pas faire attendre Votre Altesse... Toutefois, si Votre Excellence me permettait de l'attacher à cet arbre, je pourrais tranquillement laisser le Buffle ici pour courir au plus vite chercher votre cadeau.

Le Tigre accepta la proposition. « Je les mangerai plus tard, c'est tout », pensa-t-il, tandis que le paysan l'attachait solidement à l'arbre et il avait l'eau à la bouche en imaginant le goût du gros Buffle, du petit Homme et de cette chose mystérieuse qui s'appelait Intelligence.

Bientôt le paysan fut de retour.

— Tu cours plus vite que je ne le pensais! M'as-tu rapporté ton trésor?

— Le voici, répondit le paysan, en montrant un objet brillant au bout d'un bambou.

— Donne-le moi vite, ordonna le Tigre.

Le paysan obéit. Il passa la chose brillante sous les moustaches du fauve et elles se mirent à flamber. Il la passa au-dessus de ses oreilles, de son dos, de sa queue... et la belle fourrure jaune s'enflamma.

Il avait ramené un charbon ardent de son foyer.

— Ça brûle! Ça brûle! hurla le Tigre.

— C'est l'Intelligence, dit le paysan sèchement, en se tournant vers le Buffle : Allons, rentrons!

Mais le Buffle ne pouvait rentrer, car il était pris d'un accès de fou rire : Monseigneur le Tigre, la terreur de la jungle, brûlant avec l'arbre auquel il s'était laissé bêtement attacher ... c'était trop drôle! Le Buffle riait tellement qu'il se roulait dans l'herbe, incapable de s'arrêter, jusqu'à ce que sa bouche ouverte se cognât contre une souche d'arbre qui lui cassa les dents et lui aplatit le nez : on peut en voir les marques à ce jour.

— Voilà qui t'apprendra à rire des malheurs des autres, dit le paysan en le poussant vers le village, mais il ne pouvait s'empêcher d'en sourire, lui aussi.

Et le Tigre?

Il cria et hurla et se débattit et, après quelque temps, lorsque les flammes eurent consumé les cordes qui le liaient, il réussit à s'enfuir dans la forêt. Toutefois, malgré des centaines de milliers de bains dans la rivière, il ne put jamais se débarrasser des rayures sombres que les cordages brûlants avaient laissées sur sa fourrure.



adaptation de
B. Tanaka

La Luciole

Le soleil s'endort,
les ténèbres rampent,
la luciole d'or
allume sa lampe.

Dans le vent léger,
quand l'enfant sommeille,
la luciole veille
pour le protéger.

Les bambous abaissent
leurs cils vers les eaux;
les oiseaux se pressent
dans les filaos ⁽¹⁾.

Rêve la fauvette
près du lac muet.
La nuit est complète.
Bientôt, tout se tait.

La cigogne berce
ses jeunes enfants,
le butor traverse
le lac en pêchant.

Dans l'onde scintille
l'étoile du soir.
La luciole brille
valsant dans le soir.

La luciole danse
sur les aréquiers ⁽²⁾,
tournoie et s'élance
vers les bananiers.

De sa voix puissante,
le coq chante enfin.
La luciole éteint
sa lampe tremblante.

Vo Quang
adaptation de
P. Gamarra

(1) Arbre d'un type primitif, dont les rameaux ressemblent aux
prêles.

(2) Sorte de palmier, dont le fruit — noix d'arec — donne du cachou.



comptines

adaptation de
B. Tanaka

L'Araignée



Sous le toit Dame Araignée
tisse sa toile argentée
pour fêter l'anniversaire
de la mort de sa grand-mère.
Elle dit n'avoir invité
qu'un grand-oncle et une paire
de grand-tantes au dos voûté.

La Guêpe



La guêpe soigne ses petits.
Lorsqu'ils auront grandi
s'envoleront hardis.
La guêpe pleurera : Hi hi
où mes enfants sont-ils partis ?

La Chauve-souris



Chauve-souris mélancolique
vole, attrape des moustiques
gros comme des paniers.
Préparés à la saumure
donne-les-moi et je suis sûre
qu'on leur fera fête au marché.

La Sauterelle



Sauterelle sautereine
décortique du riz.
Je te coudrai pour ta peine
rouges et noirs habits.

comptines

adaptation de
M. Gansel

La danse du Paon



Le paon aime à danser
savez-vous ce qu'on voit ?
Il fait son cou rentrer
et sa queue il déploie.
S'il se perche sur un banian ⁽¹⁾
poussera des cris perçants,
s'il se perche sur un jaquier
criera : « Donne-moi du thé ».
S'il se perche sur les roseaux
rêvera d'un beau radeau,
s'il danse dans le champ de riz
parlera d'un collier fleuri.

(1) Arbre à racines aériennes, qui soutiennent les branches comme des colonnes.

L'Eléphant

adaptation de
B. Tanaka

L'été l'éléphant
marche la trompe en avant.
Suivent ses pattes de devant
puis les pattes de derrière
et enfin loin à l'arrière
la p'tite queue vient en dernière.

Et je continue maintenant
mon histoire de l'éléphant
qui pendant l'été brûlant
marche la trompe en avant.
Suivent les pattes de devant
puis les pattes de derrière
et enfin loin à l'arrière
la p'tite queue vient en dernière.

Et je continue maintenant
mon histoire de l'éléphant...



Le Génie du Mont Tan Vien

à propos de la légende de Son Tinh et de Thuy Tinh



Il était une fois, il y a bien longtemps, un jeune bûcheron qui portait un nom si illustre qu'on le disait parent du roi; mais il était si pauvre que ce nom paraissait moquerie, et si modeste qu'il préférerait ne pas s'en servir. Nous ne l'appellerons donc que « le jeune bûcheron »... du moins tant qu'il restera jeune et bûcheron.

Le jour où cette histoire commence, il avait abattu un très bel arbre. Le bois en était si dur et le tronc si épais qu'il n'était tombé qu'au coucher du soleil, aussi le jeune bûcheron dut-il regagner sa paillote sans pouvoir le débiter en morceaux.

« Je finirai ce travail demain », se dit-il.

Or, lorsqu'il retourna à la forêt le lendemain, l'arbre était debout, le tronc sans la moindre égratignure et les feuilles dansant dans le vent!

« Voilà qui est étrange! je me rappelle pourtant l'avoir coupé hier! » se dit le bûcheron, en recommençant sa besogne. Il y passa toute la journée et lorsque enfin l'arbre s'écroula dans un fracas de tonnerre, le soleil était à nouveau près de l'horizon. N'ayant même plus le temps de tailler de quoi faire un fagot, le bûcheron dut quitter la clairière les mains vides et se coucha sans dîner. Se levant très tôt le matin suivant, pressé de débiter l'arbre pour avoir de quoi acheter du riz, il courut à la forêt... et n'en crut pas ses yeux : l'arbre était à nouveau debout!

« Nous verrons bien qui est le plus fort, un arbre ensorcelé ou un homme qui a faim », dit-il, en levant sa hache. Les copeaux volaient dans l'air comme des insectes dorés, la forêt entière résonnait des coups violents qu'il assénait au tronc gigantesque, mais, comme les jours précédents, il ne put l'abattre qu'à la tombée de la nuit. « Il faut rester ici pour voir celui qui relève l'arbre! » décida-t-il en se cachant derrière un bosquet

de bambous.

L'obscurité couvrit la forêt. Les oiseaux s'endormirent l'un après l'autre, et les chauves-souris partirent à la chasse. Puis les crapauds-buffles donnèrent un concert et, lorsqu'ils eurent fini, il se fit un silence tel qu'on pouvait entendre le tremblement des feuilles lointaines au passage de Monseigneur le Tigre et le froissement d'aile des papillons nocturnes. Deçà delà, de petites lumières s'allumaient pour disparaître aussitôt, yeux phosphorescents ou feux follets....

Soudain la clairière fut envahie d'une lueur douce et une jeune femme y apparut. Elle était si belle que le bûcheron resta cloué sur place. Elle s'approcha de l'arbre tombé, le toucha de sa baguette et le fit se lever, lentement, étirant ses branches comme s'il venait de se réveiller d'un cauchemar.

« Et je devrais tout recommencer? » se dit le bûcheron. Il sortit de sa cachette, s'inclina devant la belle inconnue et lui reprocha poliment de lui faire perdre ses journées de travail.

— Je vous demande pardon, répondit l'apparition. Il se trouve que cet arbre est mon lieu de repos préféré : je suis Thai-bach-tinh-quan, l'Étoile du Berger... et parcourir le ciel est si fatigant! Accepterez-vous ma baguette en échange de mon arbre et de votre peine perdue? Elle guérit tous les maux, et il vous suffira d'en toucher un homme ou une bête malade pour qu'aussitôt les blessures se referment et que la douleur disparaisse. Toutefois, souvenez-vous de votre pauvreté et faites bon usage de mon don!

Et avant que le bûcheron ait pu la remercier, elle avait disparu. Seule, sa baguette luisait dans l'herbe et, au-dessus des plus hautes branches de l'arbre enchanté, l'Étoile du Berger scintillait comme un sourire.

Le jeune homme ramassa la baguette et



s'en retourna à sa paillote. Dès le lendemain, il en éprouva le pouvoir. Alors il quitta la forêt et partit à travers le monde pour aider et guérir les hommes.

Il travailla encore plus comme guérisseur que comme bûcheron, se souvenant toujours des paroles de l'étoile : aucun foyer ne lui parut trop pauvre ou trop éloigné. Et plus il voyageait, plus sa connaissance des hommes et de la nature augmentait.

Un jour, il vit des petits gardiens de buffles qui assommaient un serpent d'eau au bord du fleuve.

— N'avez-vous pas honte de ne pas savoir distinguer les serpents dangereux des autres, et de vous amuser à tuer une pauvre bête inoffensive! gronda-t-il, en soulevant leur victime.

C'était un animal étrange, plus brillant que les serpents d'eau ordinaires, avec, sur le front, un dessin en forme de couronne. « Quelle bête bizarre », pensa le guérisseur, en la touchant de sa baguette, sur quoi le serpent ouvrit les yeux, battit de la queue et glissa dans la rivière où il disparut.

« Il aurait pu me dire merci », songea le guérisseur, mais il oublia l'incident, car il avait tant de malheureux à soigner.

Or, quelques nuits plus tard, un jeune homme élégamment vêtu entra brusquement dans sa paillote et déversa à ses pieds une quantité de perles, d'or et de pierres précieuses.

— Je suis le prince Dragon, le fils du roi des Mers du Sud. Te rappelles-tu le petit serpent couronné que tu as sauvé des gardiens de buffles? C'était moi : j'aime les déguisements et les voyages! Et me voici, venu t'apporter un cadeau en remerciement.

Depuis sa rencontre avec l'étoile, le guérisseur ne s'étonnait de rien.

— Voilà donc l'explication du dessin du serpent! Je suis heureux de vous connaître,

Prince; votre forme actuelle vous va mieux. Et maintenant, ayez la bonté de reprendre vos pierreries : elles ne serviraient ni à moi, ni aux paysans des alentours.

— Mais je dois te montrer ma gratitude! Mon auguste père a été très fâché de mon départ précipité l'autre jour, et il le sera encore plus si tu n'acceptes pas ses présents. Il dira que je ne les ai pas offerts poliment! dit le prince Dragon d'un ton boudeur.

Comme tant de princes, il était plutôt autoritaire, et ne pouvait supporter qu'on résistât à ses vœux; il insista tant et si bien qu'enfin le guérisseur accepta de l'accompagner dans son palais sous-marin, pour expliquer au roi son père qu'il n'avait rien à faire de ses joyaux.

Le vieux roi n'aimait pas non plus qu'on refusât ses dons, mais le visiteur lui plut. Il lui offrit des fêtes merveilleuses dans ses palais de cristal; il l'emmena voir ses forêts de corail et les jonques coulées où des trésors oubliés dorment au chant berceur des algues. Toutefois, bien que le roi approuvât en secret le dédain de son hôte pour l'or et les perles, il était fort contrarié de ne savoir quoi lui offrir en cadeau d'adieu. Il se souvint alors d'un vieux grimoire que son arrière-grand-père avait mis dans le trésor, il y avait des milliers et des milliers d'années. C'était un livre si ancien que l'écriture en était devenue toute pâle, et les pages décousues tout emmêlées. Et ce cadeau-là, le visiteur trop modeste l'accepta avec plaisir.

De retour sur terre, il se mit à l'étudier. Ce n'était point chose facile... mais qui en valait largement la peine : c'était un livre à souhaits, et quiconque maîtrisait son enseignement pouvait réaliser tous ses vœux sur-le-champ, ce qui permettait de guérir les cœurs autant que les corps, d'apporter le bonheur en même temps que la santé. Le guérisseur continua à voyager à travers le



pays, conseillant et aidant, enseignant aux gens ce qu'il savait des plantes et des animaux, du bien et du mal, et apprenant en échange à connaître les étranges profondeurs du cœur des hommes, leurs rêves et leurs problèmes...

Des années passèrent. Les enfants qu'il avait connus jadis devenaient des vieillards aux cheveux blancs, tandis qu'il gardait ses cheveux noirs, son regard clair et brillant, plein de force et de sagesse. Il était en train de devenir un immortel, mais il ne s'en rendait pas compte : il était trop occupé du destin des autres.

Les années devinrent des siècles, et il lui semblait parfois que les hommes changeaient, qu'ils étaient plus mesquins, plus envieux, plus durs.

De plus en plus souvent, il rêvait d'un refuge calme, loin dans la montagne, parmi des gens simples et bons, et c'est ainsi qu'un jour il partit pour son dernier voyage. Il remonta le Fleuve Rouge, traversa la capitale, Thang Long, où Hanoï se dresse de nos jours, mais il ne s'y arrêta pas, n'aimant pas le bruit des villes. Il poursuivit sa route vers l'ouest, vers les montagnes escarpées, jusqu'à ce qu'il arrive au pied du Mont Tan Vien. Comme encore aujourd'hui, celui-ci était couvert de forêts presque jusqu'à ses trois pics surplombant le Fleuve Rouge et les plaines lointaines; et lorsqu'il les vit, il sut qu'il avait atteint son but. Il y monta doucement, s'arrêtant pour regarder le paysage. Partout où il se reposait, un château aérien s'élevait, fondant dans la brume dès qu'il continuait sa route. Plus tard, chaque fois que les paysans qu'il continuait à aider trouvaient des traces de ces châteaux-fées, ils y dressaient des autels au génie du Mont Tan Vien, car c'est ce que le bûcheron était devenu : le génie de la Montagne, infiniment sage, infiniment bon, infiniment puis-

sant... et très, très solitaire.

Il s'aperçut soudain que les hirondelles volaient deux par deux, que les fleurs s'ouvraient au soleil du printemps... et que le roi voisin avait une fille douce et belle. Et le génie fit ce que le bûcheron et le guérisseur n'avaient jamais fait, faute de temps : il tomba amoureux et demanda la princesse en mariage.

Or, entre-temps, le prince Dragon était devenu roi des Mers du Sud; mais il n'avait pas changé de caractère en changeant de titre, et restait fier, fantasque et violent, poursuivant toujours ses voyages sous divers déguisements. C'est ainsi qu'il vit un jour la princesse et il demanda sa main, exactement au même moment que le génie de la Montagne. Le roi était fort embarrassé : les lois d'alors permettaient à un homme d'épouser plusieurs femmes, mais les femmes n'avaient droit qu'à un seul mari. Il aurait pu demander à sa fille de choisir, mais cela était contraire aux traditions, selon lesquelles deux prétendants devaient se mesurer dans un concours quelconque.

— Celui qui m'apportera les plus beaux cadeaux demain matin aura ma fille! trancha le roi.

Le prince Dragon nagea aussi vite qu'il put vers son trésor sous-marin; mais le génie avait toujours son livre à souhaits. Le temps d'y penser, et les objets les plus extraordinaires apparaissaient devant le roi stupéfait : éléphants à neuf défenses, jarres d'or remplies de perles et de jade, chevaux à huit pattes, coqs de combat en cotte de maille, et tout ce qu'un roi, un génie ou un conteur d'histoire peut imaginer. C'est donc lui qui reçut la princesse, qui en était fort heureuse : elle avait tant craint de devoir suivre le sombre prince Dragon vers son palais glauque et humide, d'où elle ne verrait plus jamais le beau Mont Tan Vien, ni son

bienveillant génie.

Et le génie de la Montagne fit sa plus grande découverte : celle du bonheur. Jamais les coteaux n'avaient été plus fleuris, les récoltes plus abondantes, les hommes plus joyeux.

En apprenant que son ancien ami avait épousé la princesse, le prince Dragon fut terriblement jaloux. Et lorsqu'il eut connaissance du bonheur qu'ils partageaient avec tout le pays, sa colère ne connut plus de limites. Tous jusque là, du plus humble paysan à la princesse, avaient redouté son humeur violente et sournoise, et maintenant tous étaient heureux, sauf lui! A quoi bon être maître des Marées, général des Requins, duc des Vents et des Vagues, si n'importe qui pouvait rire tandis qu'il se morfondait?

Il appela tous ses soldats, les tortues et les poissons, les vents, les tempêtes et les raz de marée et, ensemble, ils s'élancèrent contre la montagne; ils l'assaillirent de toutes parts,

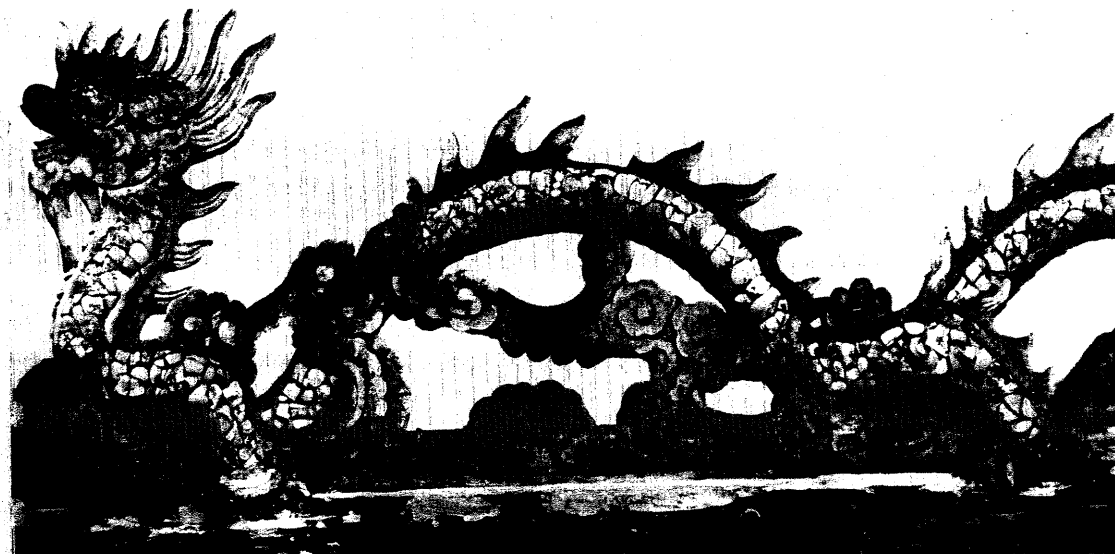
essayant de la gravir, de la saper, de la submerger sous les flots en furie.

Mais la montagne tint ferme : ses rochers s'abattirent sur les tortues, ses lianes emprisonnèrent les poissons, ses arbres se couchèrent en travers des vagues en les brisant.

Vaincu et humilié, le prince des Eaux se retira, jurant de se venger. Alors, pour faire face à sa haine, le génie de la Montagne enseigna aux hommes à résister, la pelle et la pioche à la main, en creusant des canaux et en construisant des digues pour obliger les eaux à rebrousser chemin.

Année après année, depuis des millénaires, les vagues hurlantes du Fleuve Rouge se brisent sur les digues, se dispersent dans les canaux, et finissent par s'incliner devant la résistance opiniâtre des hommes habitant au pied du Mont Tan Vien, au nord d'un pays qu'on appelle le Vietnam.

adaptation de
B. Tanaka





Le Vent au Tribunal



Serviteur de Votre Altesse Impériale, Monsieur Vent. Considérant que cette action a gravement porté atteinte à l'appétit du soussigné, tout en étant contraire à la plus élémentaire justice, il en appelle humblement à Votre Altesse afin que ce tort soit réparé et le bol de riz rendu par l'accusé, le Vent. »

Il était une fois un pauvre diable sans feu ni lieu, sans famille, sans terres, sans force ni santé. Que pouvait-il faire sinon mendier ? Il allait donc de porte en porte et de village en village, espérant en la bonne humeur des gens et de la fortune. Et, un beau matin, son espoir fut enfin récompensé : au lieu des restes du dîner de la veille, un riche fermier lui donna un bol plein de riz nouveau.

« Comme il est beau ! On dirait des perles ! » pensa le mendiant. Et, tout le long du chemin vers le fleuve, il se demanda s'il allait manger son trésor tel quel, ou avec un légume ou à la sauce de poisson.

« J'en déciderai lorsque le riz sera cuit ; avant tout, il faut le laver », se dit-il en plongeant soigneusement le bol dans l'eau courante.

En cet instant, le vent se leva brusquement, le fleuve fut couvert de petites vagues... et emporta tout le riz, laissant le mendiant aussi affamé qu'auparavant. Or, plus son estomac grognait, plus le pauvre homme pensait à son riz ; et plus il pensait à sa perte, plus il se fâchait. A la fin, n'en pouvant plus, il décida d'accuser le Vent de vol devant le Tribunal Céleste. Il s'en fut donc frapper le tambour devant la demeure du Juge du Ciel, et lui remit cette supplique :

« Le soussigné, vieux mendiant solitaire de la province de Ha Doai, eut son unique bol de riz déversé dans le fleuve par le

Le Juge Céleste sourit d'abord en recevant cette lettre étrange : car, malgré son aspect officiel, elle comportait de nombreux pâtés et taches d'encre, et des fautes d'orthographe plus nombreuses encore, que nous n'avons pas reproduites de crainte que vous ne les imitez. Toutefois, il finit par penser qu'on pouvait fort bien dire la vérité avec des fautes d'orthographe et des pâtés, et il convoqua le Vent, le mendiant et leurs témoins au tribunal.

Après que le mendiant eut raconté son histoire en long et en large, sans en omettre le moindre grain de riz, le Juge Céleste toussota, se tourna vers le Vent et demanda :

— Il paraît que vous avez soufflé sans avertissement aucun ?

— Oui, Maître, répondit le Vent.

— Et pourrait-on savoir pourquoi ?

— A cause de ce monsieur, dit le Vent, en montrant un gros marchand richement habillé. Il était pressé et m'a demandé de pousser ses bateaux en amont du fleuve, et comme je suis d'un caractère obligeant, j'ai fait selon ses vœux.

— Et pourquoi étiez-vous si pressé de remonter le fleuve, Monsieur ?

— Parce que mes dix bateaux étaient chargés de riz nouveau, Votre Altesse. En arrivant à la capitale avant ceux de mes concurrents, j'en pouvais vendre la cargaison plus cher, expliqua le marchand.

— Vous voyez, Juge du Ciel ? Le Vent préfère aider l'homme riche aux dix bateaux de riz plutôt que d'attendre que le pauvre ait lavé son seul bol de nourriture ! cria le mendiant. Justice ! Justi...

— Misérable ! Oses-tu comparer ton bol ébréché à mes magnifiques bateaux ? interrompit le marchand.

— Et puis, m'avais-tu prié de rester tranquille ? Non ! Tandis que ce beau monsieur a brûlé douze bâtonnets d'encens pour

que je souffle dans ses voiles ! ajouta le Vent.

— Justice, Justice ! cria de nouveau le mendiant. Ou le Ciel n'écoute-t-il, lui aussi, que les gens qui ont de l'encens à brûler ?

— Offense à la Cour Céleste : le voilà qui insulte Votre Altesse ! hurla le Vent.

— Et nous aussi ! Mendiant insolent, c'est toi qui dois être puni ! renchérit le marchand en trépignant.

— Mais c'est moi le juge, et non pas vous, dit le Ciel. D'accord, ce mendiant n'est ni respectueux, ni poli ; mais vous n'êtes ni respectables ni honnêtes. Il manque d'encens et de bonnes manières, mais vous manquez de cœur ; et il a l'estomac vide à cause de vos bateaux pleins. Écoutez donc tous mon jugement : toi, Marchand, qui es cause de la perte de son unique bol de riz, tu lui en donneras un bol plein tous les jours, tant qu'il vivra ; et, toi, Vent, tu ne souffleras plus jamais de bon matin, à l'heure où les pauvres lavent leur seul bol de nourriture. Quant à toi, Homme, tu devras raconter à la terre entière comment juge le Ciel !

— Donner de mon riz à ce mendiant ? Par exemple ! protesta le marchand, et, avant qu'un an se soit écoulé, il trouva le moyen d'oublier les paroles du Ciel.

— Cesser de souffler quand bon me semble ? Ah, vraiment ! grommela le Vent, et il s'empressa d'oublier le jugement en moins de douze mois.

— Merci, Altesse, dit le mendiant, et, de retour sur terre, il raconta l'histoire à tous ceux qu'il rencontra... aussi longtemps que le Vent et le marchand en gardèrent, eux, la mémoire ; ce qui, comme il est dit plus haut, ne dura même pas un an.

Et voilà pourquoi cette histoire n'est pas aussi connue qu'elle devrait l'être.

conte populaire
adaptation de
B. Tanaka



Petit Cuoi

comptine

Petit Cuoi le paresseux
sous un banian se prélasse
laissant son buffle
brouter le riz mûr
alors il appelle son père.
Mais le père fauche
dans les prés étoilés
et la mère montée sur un cheval
se promène sur le pont de l'arc-en-ciel.

adaptation de
M. Gansel



Les Fleurs rouges du Kapokier

Les rouges fleurs du kapokier
viennent de tomber sur la terre.
L'enfant court sur ses petits pieds
pour cueillir les fleurs de lumière.

Et l'enfant ouvre ses yeux noirs
si brillants dans ses joues si rondes;
il se penche afin de mieux voir
ces fleurs, les plus belles du monde.

Vives corolles, rouges fleurs
qui sous la douce brise bougent,
vous avez la même vigueur
que notre vaste Fleuve Rouge.

Rouges pétales éclatants,
vous enchantez les jeunes âmes.
Fleurs du kapokier, rouges flammes
du pays, soleil flamboyant!

Les enfants cueillent les corolles,
fleurs dans les mains, fleurs aux cheveux,
fleurs aux habits, fleurs aux épaules,
fleurs dans le cœur, fleurs dans les yeux...

Partout où se métamorphose
la cigale, où fleurit la fleur,
quand la mangue prend sa couleur,
la jeunesse vient et se pose.

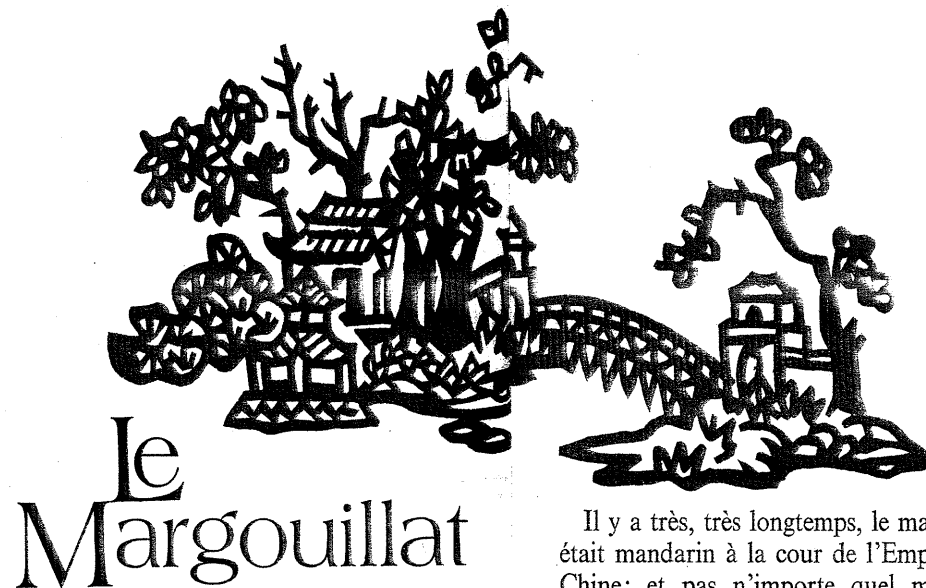
Les enfants s'en vont en courant
près de toutes les floraisons;
comme l'abeille butinant,
ils boivent chaque éclosion.

Kapokiers que le vent caresse,
toutes vos fleurs viennent de choir
puis, elles volent dans le soir
sur les ailes de la jeunesse.

Je rentre seul. L'ombre s'étend.
Le quartier se tait, rien ne bouge,
puis surgit un très jeune enfant.
Ses bras sont chargés de fleurs rouges.

Xuan Dieu
adaptation de
P. Gamarra

Le kapokier, arbre de l'Asie tropicale, dont les graines sont entourées
d'une fibre très légère, le kapok.



Le Margouillat

conte populaire

Il y a très, très longtemps, le margouillat était mandarin à la cour de l'Empereur de Chine; et pas n'importe quel mandarin, mais Thach Sung, le plus riche, le plus dépensier et le plus vaniteux mandarin qui ait jamais existé.

Dans les cuisines de Thach Sung, le riz ne cuisait que dans des marmites d'argent au-dessus de la flamme de bougies de cire, ses meubles étaient en or massif, et même l'Empereur aurait eu du mal à mesurer ses richesses avec celles accumulées dans le palais de son mandarin.

Le meilleur ami de Thach Sung était un autre mandarin, Vung Khai. C'était un homme assez riche, lui aussi, mais connu d'abord pour sa grande sagesse, son bon cœur et sa modestie; et comme l'Empereur jugeait ces qualités plus précieuses que l'or

et l'argent, il avait nommé Vung Khai son conseiller.

Un soir, lorsque Thach Sung vint visiter son ami comme d'habitude, il le trouva en train de contempler un petit corail délicatement sculpté.

— Quel objet charmant! D'où vient-il? C'est la première fois que je le vois chez toi! dit Thach Sung.

— C'est un cadeau de Sa Majesté, expliqua Vung Khai. N'en trouves-tu pas les sculptures merveilleuses?

— Oui, admit Thach Sung, rongé par l'envie.

La minuscule sculpture semblait le narquer avec son prix insignifiant et sa valeur immense; car personne, pas même l'homme le plus riche du monde, ne peut acheter un cadeau de l'Empereur. Thach Sung fit semblant de vouloir regarder le corail de plus près, le souleva... et le laissa tomber sur le sol de marbre où il se brisa en petits morceaux.

— Oh! que je suis maladroit! je suis vraiment navré! s'écria-t-il. Mais je t'en supplie, cher ami, ne m'en veuille pas pour la perte de ce bibelot, je t'en offrirai un autre, bien plus riche, à sa place!

Et, en effet, le lendemain, son serviteur apporta à Vung Khai une branche de corail énorme, entièrement couverte de sculptures. Pour dire la vérité, c'était un objet si voyant qu'il frisait le mauvais goût; mais son prix devait être si élevé que le cadeau délicat de l'Empereur aurait paru pauvre en comparaison.

L'Empereur, au courant de tout, n'apprécia guère ces façons. Toutefois il ne montra pas ses sentiments, mais invita les deux amis au palais. La conversation tourna bientôt sur un sujet cher à Thach Sung: la richesse.

— J'ai entendu dire que vous possédiez tout ce qu'on peut posséder sur terre, lui

dit l'Empereur. Serait-ce possible?

— J'ose l'affirmer, Majesté... et je peux le prouver à quiconque dirait le contraire! se vanta Thach Sung.

— Et vous, Vung Khai, qui fréquentez souvent sa maison, êtes-vous d'accord avec votre ami?

— Je crains qu'en ce cas, cela ne soit impossible, Majesté. Aucun être humain ne peut tout posséder... même pas l'Empereur lui-même.

— L'un de vous doit avoir tort, et je suppose qu'il vaudrait la peine de savoir lequel, sourit l'Empereur. Que diriez-vous d'un concours public? Je mets mon trésor au service de Vung Khai, qui affirme que, pas plus que le vôtre, il ne saurait tout contenir. Chacun de vous, à tour de rôle, montrera un objet précieux dont l'autre devra produire le pendant, sous peine de perdre le concours et les richesses qu'il y aura exposées.

— Voilà une idée merveilleuse! approuva Thach Sung, savourant d'avance le plaisir d'éblouir la cour par ses trésors.

Il ne resta donc à Vung Khai qu'à accepter ce jeu étrange, ce qu'il fit, le cœur lourd : il savait qu'il était temps que son ami apprenne la juste valeur des choses, mais il avait de la peine en pensant que Thach Sung se verrait humilié.

L'Empereur décida que le concours aurait lieu le surlendemain, dans la grande salle d'audience du palais. Tout le lendemain, on frotta et on nettoya, préparant le grand événement, car, de mémoire d'homme, on n'avait entendu parler d'un si bizarre concours. Et le jour venu, la salle d'audience était si bondée qu'on n'aurait pu y placer une aiguille. L'Empereur était assis au premier rang sur un trône d'or; autour de lui se tenaient les ministres et les conseillers; plus en arrière, les courtisans, les chambel-

lans, et puis les cuisiniers et jusqu'aux plus petits mitrons : personne n'avait voulu manquer le spectacle. Des musiciens frappèrent des gongs, et Vung Khai et Thach Sung, suivis de leurs serviteurs portant des coffres et des boîtes fermées, entrèrent enfin, s'inclinèrent devant l'Empereur, puis se placèrent chacun d'un côté de la salle. Thach Sung était habillé d'une magnifique tunique de brocart vert. Son ami, drapé dans la robe sombre des conseillers, tenait un petit paquet qu'il déposa avec précaution sur une table; toute l'assemblée se demandait quel trésor précieux pouvait bien s'y trouver.

Le gong résonna à nouveau, marquant le début du concours. Thach Sung ouvrit sa première boîte et présenta un lingot d'or scintillant.

— J'en ai un aussi, dit Vung Khai, montrant le sien. Et voici un collier de diamants!

— Et voici le mien! répliqua son ami.

Et le jeu continua devant un public émerveillé de tant de richesses assemblées : tresses de perles et coupes de cristal, défenses d'ivoire, livres rares, soies brodées d'argent, fourrures de pays lointains, parfums dans des carafes de jade, tapis chatoyants, épées damasquinées... Il semblait inconcevable qu'un seul trésor ait pu être oublié, lorsque Vung Khai ouvrit enfin son petit paquet.

— Et ceci, l'avez-vous aussi?

Thach Sung pâlit, tandis que les courtisans, abasourdis, regardaient l'objet qui clôturait le concours d'une façon si inattendue : c'était une marmite de terre, noircie par la suie, une marmite à cuire le riz, si ordinaire qu'on la trouve même dans le plus humble foyer.

Et puis, un éclat de rire fusa du fond de la salle où se tenaient les petits mitrons, s'amplifia en descendant les gradins où se tenaient



les chambellans, et finit par gagner les ministres, gênés mais incapables de prolonger leur silence poli. Il fallut que les musiciens frappent les gongs de toute leur force pour que l'Empereur puisse enfin déclarer Vung Khai vainqueur.

— Les vraies richesses ne sont pas les choses les plus rares, mais les plus utiles, dit-il. C'est parce que ses casseroles sont en argent massif que Thach Sung a été incapable de nous montrer la marmite de terre qui est le premier trésor du jeune ménage de paysans, comme sont trésors le grain de riz, la goutte de pluie, le bourgeon qui s'ouvre, le vent du large. C'est parce qu'il n'a eu d'yeux que pour la perle, le diamant, l'émeraude et les parfums rares, parce qu'il a été trop fier de ces faux trésors, que Thach Sung les a perdus. Et que reste-t-il d'un homme riche dépouillé de ses richesses ?

Thach Sung était si honteux qu'il n'avait plus qu'un seul désir : disparaître dans une fente ou derrière une poutre, devenir invisible. Il se sentit diminuer, se ratatiner tristement, ses yeux inquiets cherchaient une cachette, tandis que l'Empereur et les courtisans semblaient devenir des géants.

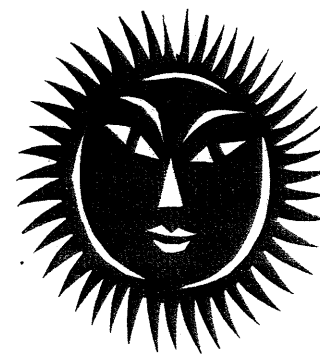
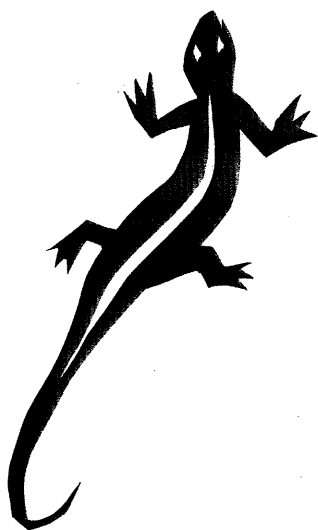
Thach Sung leur jeta un dernier regard plein de regrets et disparut dans une fente du plancher : il s'était transformé en margouillat.

Jusqu'à ce jour, il n'ose se montrer qu'au crépuscule, de peur de rencontrer quelqu'un qui l'aurait connu jadis, lorsqu'il était encore mandarin. Mais, à la tombée de la nuit, lorsque les ombres s'allongent et couvrent la campagne d'un voile bleu, il sort de son trou, et, se retrouvant au plafond d'une paillote, il observe d'en haut le dîner frugal de ses hôtes, les paysans. Alors, voyant la marmite de terre où ils puisent le riz, il fait claquer doucement sa langue, tch tch, tch tch... en se souvenant des richesses perdues.

— Petit Frère, veux-tu bien laisser ce pauvre Thach Sung tranquille! dit la sœur aînée au petit garçon qui, ayant fini son repas, s'appête à faire la chasse au minuscule lézard vert.

Car, de toute sa gloire d'antan, le margouillat n'a gardé qu'un pan de sa tunique de brocart et son nom hautain de mandarin.

adaptation de
B. Tanaka



Le linge et le Soleil

Dans le matin frais et charmant,
maman étend du linge blanc
et lorsque enfin le jour décline,
maman rentre la toile fine.

Bébé demande en la palpant :

— Où donc est l'eau du linge blanc ?
— Le soleil est venu la boire.
— Vraiment, je ne peux pas le croire!
dit Bébé. Personne n'a vu
Monsieur Soleil quand il a bu!

Le lendemain, Bébé transporte
une jatte d'eau près des fleurs;
puis, caché derrière une porte,
il guette le soleil buveur.

Pham Ho
adaptation de
P. Gamarra



Mademoiselle Crapaud

conte
populaire

Les vieux Hai n'avaient pas d'enfant. Ils firent des pèlerinages dans tous les sanctuaires, dans l'espoir d'obtenir ne serait-ce qu'un seul petit enfant à chérir, et enfin un génie charitable exauça leur prière. Mais, ou le génie avait écouté distraitement, ou les paysans avaient marmotté leur demande de façon inintelligible... une erreur se glissa quelque part : au lieu d'un enfant, Madame Hai accoucha d'une petite crapaude.

D'abord, les parents en furent très malheureux. Puis, le temps aidant, ils se firent une raison, d'autant plus que la crapaude grandissait et se comportait comme une vraie petite fille; de plus, elle était très intelligente et avait une fort jolie voix. Bientôt, les Hai eurent complètement oublié l'apparence étrange de leur enfant. Lorsqu'elle eut six ans, ils l'envoyèrent à l'école,

où elle était de loin la meilleure élève; mais, quelques années plus tard, Monsieur Hai arrêta ses études, disant qu'il était mauvais que les filles en sachent trop, et qu'elles étaient mieux employées à la cuisine ou aux champs.

La Petite Crapaude n'était pas du tout de cet avis et regrettait amèrement ses livres et ses camarades de classe. Toutefois, c'était une fille obéissante, et bien qu'elle préférât l'étude des philosophes au repiquage du riz, elle fit ce que son père demandait.

Un jour, alors qu'elle chassait les oiseaux des épis de riz mûrissants, elle vit un jeune étudiant traverser le champ. Il devait être fort absorbé par un passage difficile, car il avait quitté la diguette et marchait en plein dans la rizière.

— S'il vous plaît, Monsieur, faites attention! Vous piétinez mes plants! dit-elle.

L'étudiant sursauta, regarda autour de lui... et ne vit personne.

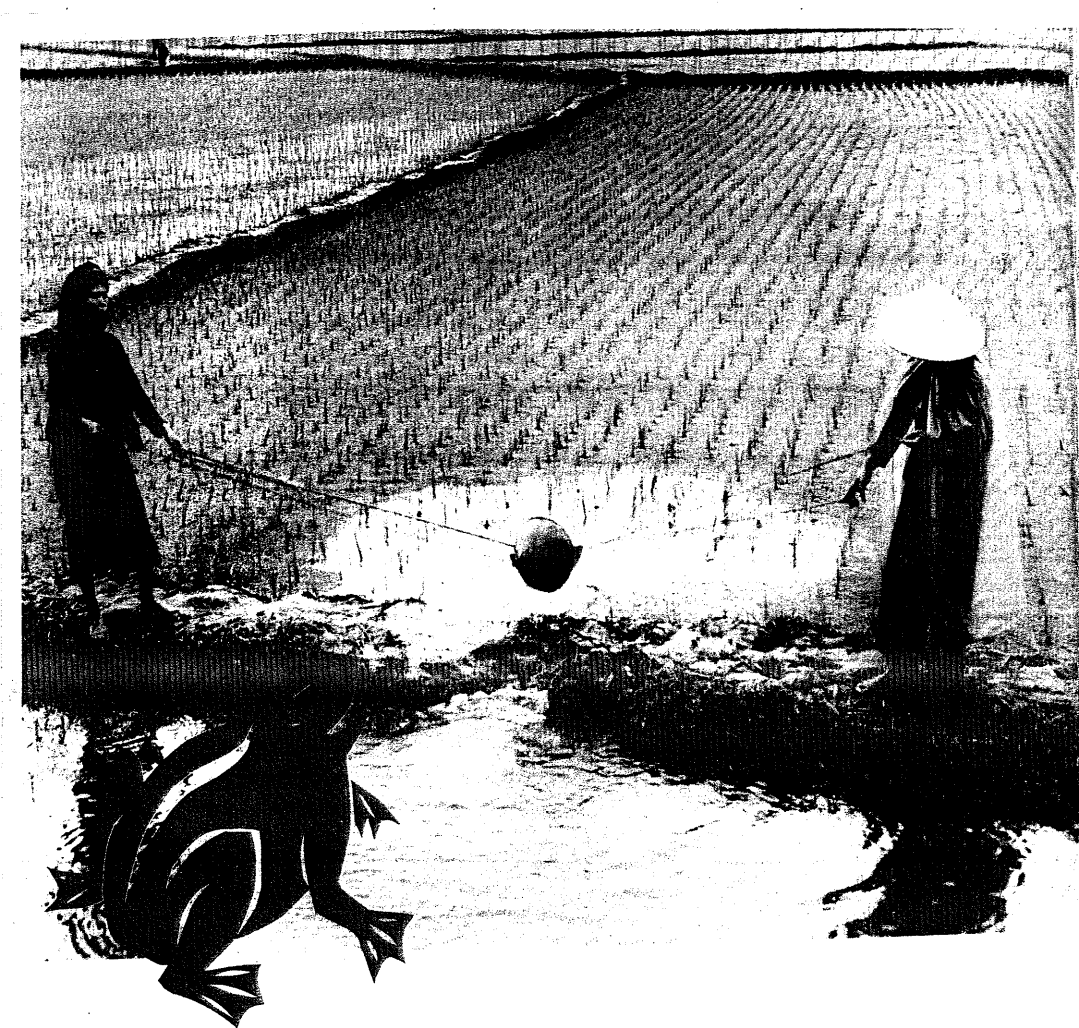
— Qui parle? demanda-t-il, ahuri.

— Moi, Monsieur... Mademoiselle Crapaude, la fille de Monsieur Hai. Oh, que vous êtes drôle, à me chercher comme ça! Voyons, je suis là... à côté de votre pied gauche!

Et là elle était, en effet, bien qu'il paraisse incroyable qu'un rire aussi ravissant pût provenir de cette petite bête verdâtre.

— Je... je suis navré d'avoir abîmé votre riz, Mademoiselle, j'étais en train de penser au chapitre que nous étudions pour le concours provincial, au point de ne pas voir où je mettais mes pieds et... Oh, je suis vraiment impardonnable, j'ai même oublié de me présenter! Je suis Xuan (ce qui veut dire Printemps et se prononce Souan), étudiant chez le mandarin en retraite du village voisin.

— Vous préparez le concours provincial? Que vous avez de la chance! Dites, s'il vous



plaît, qu'étudiez-vous maintenant ?

— Vous aimez les livres ?

Xuan était de plus en plus étonné par son étrange rencontre.

— Oui... c'est-à-dire, juste un peu, puisque les filles ne peuvent poursuivre des études, dit Mademoiselle Crapaud tristement.

Mais lorsque Xuan la questionna sur ses livres préférés, il comprit qu'elle était très modeste : elle n'avait pas seulement lu presque tous les classiques, elle avait aussi

des idées fort intéressantes là-dessus !

Xuan aurait volontiers passé la journée à discuter avec sa nouvelle amie, si celle-ci ne lui avait rappelé poliment son devoir envers son maître.

Toutefois, depuis ce jour-là, le jeune homme se levait plus tôt pour pouvoir bavarder avec Mademoiselle Crapaud avant d'aller à ses cours ; et plus il la connaissait, plus il était heureux en sa compagnie. Elle avait la plus jolie voix de la région, sans l'employer à des commérages comme les

autres filles ; elle en savait autant que les étudiants du cours, sans s'enorgueillir de son savoir comme eux. Et lorsque ses parents décidèrent de lui chercher une fiancée, Xuan déclara qu'il n'épouserait que la fille de Monsieur Hai.

— Ohhh ! On dit que c'est une crapaude ! pleura sa mère.

— Veux-tu faire la honte de notre famille ? tempêta son père.

— Si je ne peux avoir Mademoiselle Crapaud, je resterai célibataire, dit Xuan calmement.

Il était clair qu'il n'allait pas changer d'avis, et puisqu'il était fils unique, ses parents finirent par s'incliner. Ils envoyèrent une marieuse chez Monsieur Hai, les cadeaux rituels furent échangés, Madame Hai pleura toutes ses larmes à l'idée que sa fille quittait le foyer... et Mademoiselle Crapaud devint l'épouse de Xuan.

Ses beaux-parents s'aperçurent vite que, malgré sa forme bizarre, c'était une épouse modèle. Ses petites pattes palmées cuisaient le riz, lavaient le linge, balayaient la maison, arrosaient jardin et champs à longueur de journée. La nuit, on pouvait entendre le jeune couple lire ensemble ; et toujours la Petite Crapaude était de bonne humeur, riant et chantant de sa voix cristalline.

Or, si la famille de Xuan finit par l'accepter, il n'en alla pas de même de ses camarades d'école. Cet étrange mariage les exaspérait. Peut-être détestaient-ils simplement tout ce qui paraît différent ; ou peut-être en voulaient-ils à Xuan de ne pas avoir épousé une de leurs sœurs ou cousines ; en tout cas, ils le persécutaient en dessinant des crapauds sur ses livres et ses cahiers, et comme cela ne semblait guère le troubler, ils décidèrent de trouver un autre moyen de l'humilier.

— La semaine prochaine, pour l'anniversaire du maître, nous allons lui offrir

chacun un gâteau préparé par nos femmes ! dirent-ils, persuadés qu'une crapaude ne pouvait être pâtissière.

Et, comme la mère de Xuan était très vieille, il était sûr de venir les mains vides.

Xuan partageait leur opinion et il essaya de cacher l'affaire à sa femme ; mais celle-ci sentit bien que quelque chose n'allait pas et lui prouva, citations classiques à l'appui, qu'un couple doit partager les soucis autant que les joies.

— Tu es bonne raisonneuse, mais point pâtissière ! dit Xuan enfin. N'importe, je te préfère à toutes les préparatrices de gâteaux royaux.

Après quoi, sûr que sa femme ne penserait plus au cadeau du maître, il essaya d'en faire autant, et s'apprêtait à aller au cours le jour de l'anniversaire comme si de rien n'était, lorsqu'elle lui apporta un plat couvert.

— Voici un gâteau, mais, je t'en prie, promets de ne le découvrir que devant le maître !

Sous la feuille de bananier qui le cachait et qui formait d'étranges bosses, le gâteau semblait informe ; mais la Petite Crapaude avait un regard si implorant que Xuan, malgré son désir de jeter le plat, n'eut pas le cœur de la décevoir. Il promit.

Tandis que ses camarades présentaient les sucreries appétissantes que leurs femmes avaient préparées, Xuan espérait follement qu'ils l'oublieraient. Peine perdue.

— Le dernier, le meilleur, le gâteau-crapaud ! annonça le plus âgé des étudiants, en poussant Xuan rougissant vers le maître.

— Tes amis semblent s'amuser à décrier ta femme ; or, c'est une véritable artiste ! dit le vieillard en découvrant le plat, tandis que des cris d'admiration échappaient à tous les assistants.

Le gâteau apporté par Xuan était le plus

merveilleux qu'on ait jamais vu; et si le maître ne le déclara pas le plus délicieux, ce ne fut que par gentillesse, pour ne pas humilier les épouses des autres.

Interrogée par son mari, Petite Crapaude dit que ce n'était qu'un gâteau tout à fait ordinaire et changea la conversation. Xuan n'insista pas. L'important, n'était-ce pas que ses camarades ne le taquinaient plus?

Malheureusement, ce répit fut de courte durée : dès l'approche du Nouvel An, les étudiants eurent une nouvelle idée.

— Chacune de nos femmes coudra une tunique pour le maître, dirent-ils; car si des pattes de crapaud pouvaient faire des pâtisseries, elles semblaient vraiment incapables de coudre. En outre, Xuan n'avait jamais présenté son épouse au maître, et celle-ci ne connaîtrait donc pas ses mesures.

Sachant qu'il ne pouvait rien lui cacher, Xuan raconta cette nouvelle épreuve à sa femme, tout en la dispensant d'avance de s'y soumettre.

— Ne pourrais-je au moins essayer? demanda-t-elle doucement.

— Si cela t'amuse, répondit-il.

Toutefois, il fut sur le point de protester lorsque, le jour du Nouvel An, elle lui tendit un paquet maladroitement ficelé. Puis il se dit : « Pas de tunique ou tunique mal faite, en tout cas, on se moquera de moi, alors pourquoi offenser ma femme qui s'est donné tant de mal? Il est déjà assez triste qu'elle ait des pattes palmées au lieu de doigts habiles... » Et, la remerciant pour son ouvrage, il emporta le paquet.

— Aujourd'hui, c'est Monsieur Crapaud qui offrira son cadeau le premier! crièrent les étudiants.

Le paquet contenait la plus belle des tuniques, délicatement brodée.

— Essayez-la, Maître! insistèrent les étudiants.



Le vieil homme, souriant de l'excitation de ses élèves, fit selon leur vœu : la tunique tombait parfaitement, tandis que toutes les autres avaient, qui une manche trop longue, qui une épaule trop étroite... Xuan, prévoyant quelques mois tranquilles, était tout joyeux, et, le voyant ainsi, le maître demanda affectueusement :

— Dis-moi, mon fils, pourquoi les autres t'appellent-ils Monsieur Crapaud?

— Parce qu'il a épousé une crapaude! crièrent les étudiants, riant méchamment.

— Voilà qui est absurde, dit le maître. Vous avez trop lu de contes où des humains épousent des fées, des esprits de fleurs et des sirènes, sans comprendre que ce ne sont que des images poétiques. Xuan, époux d'une crapaude... mais c'est contraire à la science et à la logique!

— Et pourtant, Maître, c'est vrai! Si vous n'y croyez pas, demandez-lui de vous la présenter.

— Et à nous aussi, car il la cache!

— Oui, oui! Donnons une fête où chacun viendra avec son épouse!

— Ce pourrait, en effet, être fort agréable, dit le maître, et il fut convenu que la fête aurait lieu le lendemain.

Xuan revint désespéré à la maison. Sa chère Crapaude pouvait avoir encore mille talents qu'il ignorait, savoir peindre, jouer du luth ou lire dans les étoiles... mais pour l'apparence, il la connaissait parfaitement : elle était minuscule, avait la peau verdâtre, une bouche large, des yeux globuleux et pas le moindre cheveu. S'il l'emmenait à la fête, elle en mourrait d'humiliation. Il décida de ne rien lui dire.

Seulement, elle avait sa façon de découvrir les choses; et lorsqu'elle sut l'invitation, elle sautilla de joie en disant :

— Quel bonheur! J'ai toujours souhaité connaître ton maître! Pourquoi ne m'en as-

tu pas parlé tout de suite?

— Je... je croyais que tu n'aimais pas les fêtes, mentit Xuan.

Le cœur lui faisait mal, pensant au moment où Crapaude découvrirait sa laideur. Il était clair qu'elle se croyait une jolie femme!

Le lendemain, allant chez le maître, ils suivaient une diguette parmi les rizières, le mari tristement devant et l'épouse sautillant gaiement quelques pas en arrière, quand elle s'écria soudain :

— Malheur! Ma ceinture se détache! S'il te plaît, attends-moi tandis que je la renoue derrière ce buisson.

« Voilà le comble! Elle n'a ni vêtement ni ceinture... ni d'ailleurs de taille où l'ajuster! » pensa Xuan, exaspéré. Puis, il se sentit tout honteux. « Pauvre petite, essayant de faire croire qu'elle est une vraie femme! Ce serait terrible pour elle si moi, son mari, je ne l'aidais pas... »

— Prends ton temps, petite sœur, pour ne pas tacher l'ourlet de ta tunique, dit-il doucement.

Et soudain, ses yeux s'arrondirent comme des bols, car du buisson émergea la plus belle femme dont on puisse rêver!

— Merci pour ta patience, Xuan. Dis, n'ai-je pas dérangé mon chignon? — Sa voix était exactement celle de Petite Crapaude. — S'il te plaît, grand frère, ne reste pas là à me regarder comme si tu ne m'avais jamais vue! Nous serons en retard chez le maître, et cela serait terriblement impoli.

— Je suppose que vos moqueries n'étaient qu'un stratagème pour obliger Xuan à nous présenter la délicieuse épouse qu'il garde si jalousement! dit le maître lorsqu'ils arrivèrent à la fête. Remarquez, il a raison : elle est si belle et si douée, le roi pourrait la lui prendre s'il la voyait!

Les étudiants, mortifiés, se taisaient et

leurs femmes firent de même, car aucune ne voulait que sa voix fût comparée à celle de Petite Crapaude. Alors le maître profita de l'occasion pour faire un discours prouvant que les hommes n'épousent des crapaudes que dans les contes de fées; et cette fois personne ne le contredit, même pas Xuan.

Mais, sur la route du retour, il demanda à sa femme de lui expliquer ce qui était arrivé.

— Je n'en sais rien, répondit-elle, rêveuse. Peut-être cette forme de crapaude n'était-elle qu'un cauchemar... ou une punition pour m'être moquée de la laideur dans une vie antérieure... ou une pénitence imposée à une fée... Ou alors, ma beauté est-elle ton rêve devenu réalité, ou la forme que l'amour donne à tout ce qu'il touche... Personne ne sait expliquer les miracles de la vie et de l'amour.



adaptation de
B. Tanaka



Les poèmes de Petite Nguyet

Devant la maison, s'étend un jardin,
il est très petit mais plein de lumière.
Petite Nguyet et son jeune frère
vont s'y promener, la main dans la main.

Petite Nguyet à la voix si claire,
invente des airs, invente des vers :
« Monsieur le Crapaud dormait dans sa grotte.
Voici le soleil. Dehors, Crapaud saute...
Monsieur Limaçon, lili, ma ma, çon,
porte sa mai mai, porte sa maison...
Monsieur le Gri gri, Monsieur le Grillon
dans un trou profond chante une chanson...
En haut des rameaux, Monsieur l'Étourneau
répète des mots, répète des mots... »

Bon-papa s'approche et dit : — Tout de même,
petite Nguyet, tes vers sont jolis,
tu nous écriras, un jour, des poèmes...
— Je peux te donner ce poème-ci :

« Un jour, dans un jardin de roses
pénètre un gentil papillon,
il voltige et puis, il se pose.
Avec le papillon rions! »

Pépé n'en croit pas ses oreilles :
Ce poème est une merveille.

Dans le jardin paisible et vert,
Petite Nguyet dit des vers...

Tu Mo
traduit par
Pham
Huy Thong
et P. Gamarra

Le Chat et le Rat

conte populaire

Il y a bien longtemps de cela... et c'est l'histoire du Chat et du Rat. L'Empereur de Jade possédait dans le Ciel d'immenses greniers regorgeant de riz aux grains transparents et lumineux comme de minuscules lanternes d'or. Or, il y a dans le Ciel presque autant de voleurs et de brigands que sur la terre et l'Empereur de Jade chercha un bon gardien pour veiller sur ses greniers. Il réfléchit longuement, hésita, et, tout bien pesé, choisit le sémillant Thu Than aux yeux brillants. Il se dit que c'était là le génie qui ferait le mieux ce travail. Hélas! il avait tout prévu sauf la rapacité qui monta dans le cœur de Thu Than comme une plante vorace, lorsqu'il se vit grand maître des clés.

Le nouveau gardien déroba tant de beau riz doré que les greniers étaient presque vides le jour où l'Empereur les visita. Or, la légende voulait que ces greniers fussent inépuisables.

— C'est donc là le personnage que tu dissimules sous tes belles apparences? Dorénavant, tu ne pourras plus tromper personne : ton visage sera la juste image de ton cœur!

Les yeux de l'Empereur de Jade lançaient des éclairs, sa voix était comme le tonnerre, tant était grande sa colère.

Et, tandis qu'il parlait ainsi, Thu Than commença à se ratatiner; sa robe perdit son éclat somptueux et prit une teinte gris sale; ses doigts se transformèrent en petites griffes rapaces et son nez s'allongea en un museau pointu avec, au-dessous, une moustache clairsemée et une bouche cruelle et mesquine. Le génie malhonnête était désormais un rat.

— Va-t'en! Tu es mille fois plus laid que je ne croyais, dit l'Empereur, dégoûté, et, d'un coup de pied, il le chassa du Palais de Jade.

C'est ainsi que le rat arriva sur la terre. Mais, au lieu de se corriger, le génie déchu se conduisit encore plus mal, volant le riz du paysan, grignotant les nattes où dormaient les familles, les vêtements, rongant les livres et les meubles, salissant tout ce qu'il touchait.

Vous pouvez imaginer que son arrivée fut loin de réjouir le peuple. Comme rien ni personne ne pouvait l'empêcher de tout grignoter, les hommes supplièrent finalement l'Esprit du Foyer, protecteur de la Maison, de faire quelque chose.

— Le vingt-troisième jour du douzième mois, lorsque je monterai au Ciel rendre compte à l'Empereur de ce qui s'est passé pendant l'année dans toutes les maisons de la terre, je demanderai à Sa Majesté de renvoyer cette créature malfaisante là d'où elle vient.

Voilà ce que promet l'Esprit du Foyer. Or, il ignorait, bien entendu, que le rat venait du Palais de Jade. Et, bien entendu, l'Empereur n'avait pas la moindre envie de revoir Thu Than, le malhonnête et le fouineur.

Mais l'Esprit du Foyer plaida :

— Les hommes sont si pauvres, Seigneur! Si le rat continue ses ravages sur la terre, bientôt ils mourront de faim.

— Certes, admit l'Empereur, mais, d'autre part, tu comprendras bien qu'il serait injuste de laisser ce bandit revenir au Ciel... Il faut chercher une autre solution et... oui! je crois que j'ai trouvé!



Se tournant, il dit :

— Viens, Miaou Than!

— A votre service, Seigneur, répondit le génie ainsi appelé, alors que l'écho de son nom résonnait encore.

Il avait belle allure et était fort élégant, portait chaussons de velours et fière moustache. Ses mouvements étaient nobles.

— Te souviens-tu, quand autrefois vous vous querelliez et vous battiez à tout propos, toi et Thu Than? Suppose que maintenant je te donne droit de vie et de mort sur lui?... Accepterais-tu de descendre sur la terre pour le punir?

— Oui, Seigneur, répondit Miaou Than, une lueur cruelle dans ses yeux qui devinrent phosphorescents, tandis que ses oreilles et ses dents pointaient.

Et, l'instant d'après, un élégant et bel animal aux longs ongles de courtisan, aux chaussons de velours et à la grande robe de soie, s'inclinait en ronronnant devant l'Empereur.

— Désormais, tu as pour nom : Chat. Et souviens-toi bien que je t'ai donné pouvoir sur Thu Than le rapace, afin de protéger les hommes! déclara l'Empereur en ouvrant les portes du Palais de Jade.

— Je promets de lui faire la chasse toujours et en tout lieu, et de répéter inlassablement : *Malheur à vous! Malheur à vous!* même lorsque je serai au repos, afin qu'il n'oublie jamais ma mission, répondit le chat.

Les hommes, toujours pressés, entendent : « miaou! miaou! » mais les descendants de Thu Than, les souris et les rats, savent bien, eux, ce que cela signifie. Chaque fois qu'ils entendent le cri du chat, tremblant de peur et de honte, ils se tapissent au fond de leur trou.

L'homme ne tarda pas à aimer son étrange et nouveau protecteur. Il partagea avec lui



son lait et son poisson et, pour l'honorer, il lui offrit une place au coin du feu. Le chat s'installa aussitôt près de la pierre du foyer, les yeux mi-clos, et, roulé en une douce boule de fourrure, il regardait luire les braises. Parfois, leur lumière dorée lui rappelle le Palais de Jade, une brusque tristesse l'envahit alors. Il rêve de grandes fêtes célestes et de jardins étoilés, perdus à jamais, à cause de son inimitié avec Thu Than. A cause aussi de l'Esprit du Foyer qui plaide si bien pour le peuple.

Et la colère le gagne :

— Si tu n'avais tant insisté sur les méfaits du rat, l'Empereur ne m'aurait pas envoyé sur la terre.

Il a le sentiment que l'Esprit du Foyer lui a causé du tort. Il creuse alors un trou dans la cendre et, plein de dépit, il enfouit sa crotte au beau milieu de l'âtre!

adaptation de
M. Gansel





Je m'assieds entre mes deux filles

Te Hanh
adaptation de
P. Gamarra



Je m'assieds entre mes deux filles,
elles s'accrochent à mon cou.
Je suis un arbre, et tout à coup,
voici mes deux branches qui brillent.

Je suis heureux. Le ciel est pur.
Le vent d'avril berce les feuilles.
Dans ma chambre, je me recueille
avec mes deux rayons d'azur.

Leurs mains sont l'eau de la rivière,
leurs yeux, les astres du matin;
je vais m'asseoir dans le jardin
avec mes deux colombes claires.

Je m'assieds au sein de la Paix
et mes filles chassent la guerre.
Quatre ans. Deux ans. O fleurs légères,
gardez le bonheur et l'été!

L'instituteur part pour le front

Je pars pour l'armée. Mon cœur saigne.
Au revoir, chers petits enfants.
Merci pour l'aiguille et le peigne
que vous m'offrez si gentiment.

Merci, pour notre école aimée
que j'emporte sur vos dessins
et pour ces pages si soignées
que j'avais notées cinq sur cinq.

Je vous quitte. C'est provisoire,
je vais combattre l'ennemi
mais j'emporte dans ma mémoire
vos tendres cœurs, tendres amis.

J'emporte vos charmantes têtes;
et j'emporte vos mains en fleurs
qui voltigent et qui feuilletent
lorsque vous épelez en chœur.

Je me souviens de la secousse
d'une bombe près de l'abri.
Notre jardin en fut détruit
avec toutes ses pamplemousses.

Au revoir, les marmots brouillons
qui ne restiez jamais en place,
et vous, éleveurs de grillons
qui bavardiez pendant la classe.

Fillette au si joli minois
qui pleurnichais sur tes problèmes,
la coopé marchait grâce à toi,
au revoir, mes enfants que j'aime.

Je me souviens de nos lampions,
le soir, tout le long des rizières,
quand nous chassions les papillons...
vos yeux sont de fraîches lumières...

J'emporte tous mes écoliers
dans mon cœur — ô vivantes graines!
Au revoir, mes enfants que j'aime.
Je vous ramènerai la paix.

Huy Can
adaptation de
P. Gamarra





Le Serpent carré

Il y avait une fois un homme qui mentait, mentait, mentait... Il mentait aussi immanquablement que le soleil se lève. Aussi sûrement que l'eau coule et le serpent rampe. Un jour, rentrant de promenade, il annonce fièrement à sa femme :

— Tu sais, mon amie, aujourd'hui, tandis que je marchais dans la forêt, devine ce que j'ai vu ? Un serpent. Mais un serpent géant ! Énorme ! Gigantesque ! Démesuré ! Terrible ! Tu imagines ? Il faisait bien 20 mètres de large et au moins 120 mètres de long, d'ici au bout du sentier. Et je l'ai vu, vu de mes propres yeux ! Une fameuse pièce !

Mais la brave femme connaît son bonhomme de mari et sa folle manie de mentir. Elle sourit sous son fichu, hoche la tête et d'un ton taquin, lui dit :

— Tu penses bien qu'il n'existe pas de serpents aussi longs.

Alors, lui, un peu décontenancé, reprend :

— Tu ne veux pas me croire ! Mais, moi, je te dis... enfin, écoute ! Tu sais, ce n'est peut-être pas exactement 120 mètres. Disons peut-être en tout cas au moins 100 mètres.

— 100 mètres ? Laisse-moi rire ! Sa queue ferait plusieurs fois le tour de notre petite hutte. Impossible !

Alors, lui, prenant son air le plus convaincant, tape du pied et affirme :

— Ah, tu crois ! Eh bien, moi, je vais te dire : le serpent, s'il ne mesurait pas

100 mètres juste, il faisait bien ses 80 mètres !

La brave femme a croisé les bras et continue de hocher la tête en souriant :

— 80 mètres ? Impossible ! Je suis sûre qu'il n'a jamais existé de serpent qui mesure 80 mètres.

Mais son bonhomme de mari se raccroche à sa fable burlesque comme un homme qui se noie et s'agrippe de toutes ses forces à un bout de radeau :

— Écoute ! Tu as peut-être raison, après tout. S'il n'avait pas exactement 80 mètres, je suis sûr qu'il faisait au moins 60 mètres.

— 60 mètres ? C'est encore trop, mon pauvre homme !

Il se redresse un peu, tend le cou, essaye d'être plus persuasif :

— Oh ! ne cherche pas la petite bête ! 60 mètres ou 40 mètres, c'est bien un peu pareil !

Mais la brave femme, patiente, obstinée, souriante, ne cède pas encore :

— Et moi, je te dis qu'il ne mesurait pas 40 mètres, ton serpent géant, énorme, gigantesque !

Alors, son mari s'approche tout doucement, prend un petit air rusé et, tout rayonnant, lui glisse à l'oreille :

— Eh bien, ma belle ! Parce que c'est toi, je vais te faire une confidence. Mon serpent, il avait — et cette fois c'est la vérité pure — il avait 20 mètres. Pas un centimètre de moins !

Et le bonhomme se redresse, ravi, attendant son effet. Mais la brave femme recule d'un pas, éclate d'un rire qui fait trembler le bol sur la table, et au milieu de deux éclats de rire, elle lance, les yeux brillants de larmes de joie :

— Attends voir !... Un serpent qui a 20 mètres de large, 20 mètres de long... Tu ne sais pas... mais, mon pauvre ami ! il était donc carré, ton serpent !

A quoi ressemble un éléphant ...

Ils étaient cinq diseurs de bonne aventure, tous aveugles, comme Dame Fortune elle-même. Pour trois sous, ils disaient au paysan qu'il aurait une bonne récolte si le temps restait beau; ils prédisaient un mari, des enfants et une belle-mère aux jeunes filles, de longs voyages et des tempêtes aux marins, et des hauts et des bas à tout le monde.

Mais le jour où commence notre histoire, personne ne vint leur demander de prédire l'avenir : des forains avec un éléphant étaient arrivés au village, et tous les habitants, du vieillard avec sa béquille au petit enfant sachant à peine marcher, s'étaient précipités pour voir l'extraordinaire animal. Les cinq devins chômaient, et buvaient du thé à l'auberge pour se consoler.

— Dire qu'une simple bête attire tous les badauds! maugrée le plus vieux.

— Ce n'est pas une bête ordinaire : on dit que l'éléphant est énorme! dit le plus gros.

— A quoi peut-il bien ressembler? demande le plus maigre.

— Je n'en sais rien : c'est la première fois qu'un animal pareil vient ici! dit le plus chauve.

— Si l'on demandait aux forains de nous laisser toucher l'éléphant, on ne serait plus les seuls à ne pas savoir comment il est, propose le plus jeune.

— Oui! c'est cela! approuvent les autres. Il suffira que chacun de nous donne un sou aux forains pour qu'ils nous laissent l'approcher; il paraît que c'est une bête aussi douce que grande!

Sitôt dit, sitôt fait. Et comme aucun des cinq devins ne veut être le dernier à savoir à quoi ressemble un éléphant, ils entrent tous ensemble dans l'enclos, et se mettent à tâter, qui la trompe, qui une défense, qui une oreille, une patte ou la queue. Après quoi ils rentrent chez eux, ravis de leur



nouveau savoir.

Le lendemain, en se rencontrant à l'aube comme tous les matins, ils sont encore tout émerveillés à la pensée de l'éléphant.

— C'est vrai qu'il est énorme, dit le plus vieux, qui avait touché la patte. On dirait un pilier de temple.

— Un pilier? Quelle drôle d'idée! Tu sais bien qu'il ressemble plutôt à une feuille de bananier, large et plate! corrige le maigre, qui avait touché l'oreille.

— Mais non! L'éléphant a l'air d'une grosse sangsue, très longue et très souple! déclare le chauve, qui avait touché la trompe.

— Souple! tu deviens fou! Un éléphant, c'est dur et lisse, comme une palanche à porter des paniers! fait le gros, qui avait touché la défense.

— Tatata, bêtises que tout cela! dit en riant le plus jeune, qui avait touché la queue. L'éléphant est comme un balai attaché à une corde!

— Quoi? quand moi, l'aîné, je vous assure qu'il ressemble à un pilier?

— A une palanche, cher ami, à une palanche!

— Non et non! à une grosse sangsue, vous dis-je!

— Plutôt à une feuille de bananier!

— Mais non, à un pilier!

— A une grosse sangsue!

— A une palanche dure!

— A un balai!

— A une feuille!

— A un pilier, homme stupide!

— A une sangsue, ignorant!

— A une feuille, niais!

— Non, à une palanche!

— Non non non, à un balai!

— NOOOOOON!

— S-i-i-i-iiii!

— NONNONNONNONNON!

Et peut-être se disputent-ils encore à l'heure qu'il est...

A moins qu'ils ne se soient avisés d'examiner l'éléphant à nouveau. Et en entier, au lieu de prendre une petite partie pour le tout.



adaptation de
B. Tanaka

Le Professeur de paresse



adaptation de
M. Gansel

Écoutez maintenant l'histoire d'un paresseux et d'un autre paresseux.... On l'appelle aussi l'histoire du Professeur de Paresse.

Sous un gros figuier aux larges feuilles sombres et aux fruits bleus et chauds de soleil, il y avait un homme, allongé de tout son long, la bouche grande ouverte. Quelqu'un vint à passer par là, et, tout étonné, il demanda :

— Mais que faites-vous donc?

— J'attends qu'une figue tombe dans ma bouche, répliqua l'autre avec nonchalance.

— Excellente idée! Je vais suivre votre exemple.

Et le nouvel arrivant s'étendit, lui aussi, de tout son long.

Quelques minutes plus tard, une figue tomba entre les deux hommes.

— Est-elle plus près de vous ou de moi? demanda le premier.

— Je crois qu'elle est plus près de vous, dit le second.

— Donc, elle est à moi... Auriez-vous l'amabilité de la mettre dans ma bouche?

— Bien sûr, cher ami.

Et le nouveau venu ramassa prestement la figue entre deux orteils et la déposa dans la bouche de son voisin.

— Ma parole! Vous êtes encore plus paresseux que moi, soupira le premier avec admiration. Accepteriez-vous de me prendre comme votre humble disciple?

— Avec plaisir.

Et il fut décidé d'attendre le lendemain matin pour accomplir la cérémonie rituelle, car cette conversation sous le figuier les avait bien assez fatigués pour ce jour.

Ainsi donc, le lendemain à midi, le futur disciple frappa à la porte de son futur maître. Il apportait un régime de bananes en offrande à Confucius qui, comme le sait même l'homme le plus paresseux, est le patron tout à la fois des érudits, des maîtres et des disciples.

— J'ai bien peur de n'avoir pas de table où déposer votre cadeau, dit l'hôte en ouvrant la porte. Veuillez aller en chercher une dans la cour.

— Oh non! Je suis déjà bien trop fatigué.. Prenons mon dos en guise de table à offrandes, répondit le visiteur.

Et, disant ces mots, il s'agenouilla et posa ses mains à plat sur le plancher afin qu'on puisse disposer les bananes sur son épine dorsale.

— Je crois qu'hier nous avons fait une erreur : vous êtes certainement plus paresseux que moi, et c'est à mon tour de vous demander d'être mon maître, dit l'hôte.

Mais la « table », à genoux, s'était déjà endormie...



Ce qu'un tailleur doit savoir

Il y avait un tailleur si habile que tous les mandarins lui commandaient leurs habits de cour. Et à chaque nouveau client, après avoir pris ses mesures en long et en large, le tailleur demandait :

— Excusez ce qui ressemblerait à de l'indiscrétion, Excellence, mais depuis combien de temps êtes-vous mandarin ?

— Tu es là pour me coudre un habit et non pas pour me poser des questions sur mon ancienneté, effronté ! lui répondit un jour un mandarin particulièrement susceptible.

— Pardon, Excellence : c'est que l'ancienneté influe beaucoup sur la coupe de l'habit, dit le tailleur. Observez donc un mandarin récemment nommé : il bombe le torse en se pavanant, tellement il est fier de sa nomination, il faut donc que son habit soit plus long devant que derrière. Quand il est au milieu de sa carrière, quand il a appris que, pour opprimer les plus petits, il faut flatter les plus grands, les avantages et les inconvénients de sa situation s'équilibrent, il marche normalement et l'habit doit être de longueur égale devant et derrière. Et quand il a vieilli sous son harnais doré, son dos se courbe à force de révérences mensongères, son regard se rapproche de la terre à laquelle il comprend qu'il retournera, tout comme le plus humble paysan. Et là, Excellence, il faut couper l'habit plus long derrière que devant...

adaptation de
B. Tanaka

Un vieil homme a deux gendres, l'un lettré, l'autre simple paysan. Un jour, il les emmène en promenade. C'est l'automne et des oies sauvages s'envolent en criant.

— Pourquoi les oies crient-elles ainsi ? demande le vieux.

— Quelle question profonde ! dit le lettré. Il caresse sa barbiche, pense en fronçant les sourcils, et dit enfin : Car tonnerre tonnait dans le fleuve serpentant.

— Hmmm, fait le vieux, fort impressionné par ce langage incompréhensible. Qu'en dis-tu, mon cadet ?

— Moi ? Je pense qu'elles crient... parce qu'elles crient, dit le jeune paysan, confus.

Un peu plus loin, un canard nage sur l'étang.

— Pourquoi nage-t-il ? demande le vieux.

— Parce qu'élégant ramage surprend et surnage, déclame le lettré, en insistant sur la rime.

— Simplement, parce que, dit le paysan.

Rentrés à la maison, le vieux ne tarit pas d'éloges pour le lettré, ce garçon si instruit qui sait tout expliquer dans un langage littéraire, et même en vers ; il lui semble que ce langage précieux auquel, honnêtement, il n'a rien compris, est le gage même de la sagesse de son gendre aîné. Du coup, la simplicité du cadet lui semble d'une bêtise sans bornes, aussi s'en moque-t-il ouvertement, même à table.

La fille aînée exulte, la cadette est au

Le lettré et le paysan



bord des larmes, et le jeune paysan n'y tient plus.

— Il est vrai que je n'ai pas étudié et ne sais point la raison des choses, dit-il poliment. Aussi, frère aîné, ayez la bonté de m'expliquer ce que vous disiez à propos des oies, afin que je m'instruise.

— Voyons, voyons... comment le traduirai-je en langage vulgaire? se rengorge le lettré. Et après mûre réflexion, il déclame : A long cou, forte voix!

— Très intéressant! Passionnant! dit le paysan. Mais, dites... Comment le crapaud-buffle, qui n'a pas de cou du tout, fait-il pour coasser si fort?

Il y a un petit silence gêné.

— Ah! oui, et que disiez-vous à propos du canard, cher frère aîné? demande le paysan.

— Je disais, en langage châtié et délicat : peu de chair, beaucoup de plumes, voici le mélange surprenant qui permet de nager, explique le lettré.

— Et les barques qui n'ont ni chair ni plumes, ne nagent-elles pas? demande le paysan. Et si vous ne savez pas expliquer honnêtement une chose, ne vaudrait-il pas mieux dire modestement « parce que », au lieu d'étourdir les simples gens avec votre charabia érudit qui n'explique rien de rien?

C'est depuis ce jour-là que l'on dit :

Illettré vaut mieux que demi-lettré.

adaptation de
B. Tanaka



Des bateaux et des arbres

— Le monde est plein de choses merveilleuses, racontait le voyageur. Imaginez qu'un jour, dans un port lointain, je vis un bateau : il était si grand qu'un mousse de douze ans, parti de la proue, arrivait à la poupe comme un vieillard voûté aux cheveux blancs.

— Qu'y trouvez-vous de si extraordinaire? dit un bûcheron en voyant l'air ébahi des villageois. Rien que dans la forêt toute proche, il y a un arbre si haut, si haut, qu'un oiseau vola dix ans avant d'atteindre la mi-hauteur...

— Mensonge! cria le voyageur. Des arbres pareils, ça n'existe pas!

— Alors de quoi ferait-on le mât de ton bateau? demanda tranquillement le bûcheron.

adaptation de
B. Tanaka

La borne kilométrique

Ho Chi Minh
traduit par
Phan Nhuân

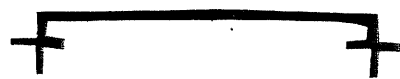


Rien de grand, d'extraordinaire,
D'impérial ou de princier;
Rien qu'un modeste bloc de pierre
Au bord de la chaussée.
Les gens te demandent la route
Pour ne pas s'égarer,
Tu montres à chacun la route,
La longueur du trajet.
Ce n'est pas rien, petite pierre!
Nul ne pourra t'oublier.

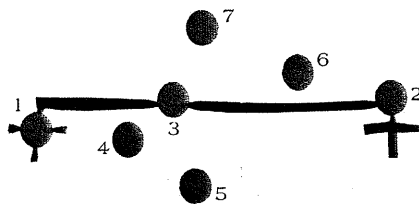


à quoi joue-t-on ?





Dao à raie :
dessin de la raie



Placement :
valeur des positions
au lancer

DAO A RAIE

Le « dao » est un jeu apparenté à nos billes ou boules, pouvant se jouer sur n'importe quel terrain plat : sable dur ou terre battue où l'on dessine la raie à l'aide d'un bâtonnet; cour de ciment, rue, où on la marque avec une craie. Pour peu de joueurs, même une chambre suffit. Dans ce cas, la raie est dessinée sur un grand carton plat mis par terre.

Nombre de joueurs : deux à dix.

Matériel : 6 gros boutons plats, centimes (anciens francs ou autres monnaies pas trop petites) ou capsules de bouteille par joueur.

Selon le nombre de joueurs, on dessine une raie de 1 m à 1,50 m de long, finissant en croix sur les côtés (voir croquis).

Puis on désigne l'ordre de jeu en lançant chacun un pion vers la raie depuis une deu-

xième raie plus petite, distante de la première d'environ 2 à 3 m (selon l'âge moyen des joueurs). La valeur des lancers est la suivante : 1. la rencontre de la croix; 2. l'angle de la raie; 3. la raie; 4. et suivants, l'intérieur de la raie, au plus approchant; enfin, l'extérieur de la raie, toujours au plus approchant (voir croquis).

En cas de pions se touchant ou en position identique, un nouveau lancer départage les joueurs en cause.

Toutefois, celui qui touche le point de plus haute valeur ne joue que le dernier : en effet, le dernier joueur est avantagé en connaissant la position des autres. De même, celui qui touche le point 7 sur le croquis jouera le premier.

L'ordre du lancer ainsi établi, chacun ramasse son pion et le jeu proprement dit commence.

Au premier tour, chacun jette un pion vers la raie, et le laisse à son point de tombée.

Au deuxième tour, le premier joueur (donc, celui qui, selon le lancer initial, était le dernier) essaie de jeter son pion sur celui du deuxième joueur. S'il y arrive, il le ramasse pour soi, puis essaie de même sur le pion du troisième, etc. Le ratage fait que le tour passe au joueur suivant, le pion du précédent restant par terre.

Le deuxième joueur jette alors son pion sur celui du joueur suivant immédiatement dans l'ordre du jeu, etc., ceci jusqu'au dernier pion du dernier joueur.

Celui qui a ramassé le plus de pions a gagné.



LE CASIER MANDARIN

Le casier mandarin est une variante particulièrement savante du « mancala », jeu de logique et de calcul mental si ancien qu'on en a retrouvé des traces dans l'antique Ur, datant de plus de 4 500 ans.

Il se joue à deux.

Comme matériel, il faut 35 petits pions (grains de maïs, cailloux, boutons, noyaux, escargots, graines, etc.) par joueur, et un casier dessiné soit sur le sol, soit sur un carton qu'on peut poser sur la table. Ce casier se compose d'un long rectangle divisé en deux rangées de cinq cases carrées appelées les « rizières » ou « cases de paysan », et de deux demi-cercles accolés aux bouts étroits, les « cases de mandarin » (voir

croquis).

Les joueurs, assis l'un face à l'autre, des deux côtés des « rizières », prennent chacun la rangée de rizières qui se trouve devant lui et la case de mandarin à sa gauche, en plaçant 5 pions dans chaque rizière et 10 dans la case de mandarin; puis ils tirent au sort pour savoir qui sera le premier à jouer. Nous désignerons le premier joueur par A et le deuxième par B.

A prend le contenu de l'une de ses rizières et le répand par unité dans son rang d'abord, puis dans celui de B, dans le sens des aiguilles d'une montre (de gauche à droite). Supposant qu'il ait choisi de commencer par sa 2^e case, il aura 5 pions en case 1, 0 en case 2, 6 dans les cases 3, 4 et 5, 11 dans sa case de mandarin et 6 dans la première rizière (case de paysan) de B.

A prend pour soi tous les pions de la case suivant immédiatement celle où est déposé son dernier pion, donc, ici, de la rizière 2 de B.

Toutefois, si son pion tombe dans une rizière précédant immédiatement une case de mandarin, (donc, dans une rizière 5), il ne prélève qu'un pion dans la case mandarin qu'il dépose dans la case suivante (rizière 1) pour s'approprier les pions de la rizière 2. La case mandarin a donc un traitement préférentiel, tout en servant de « banque » à son propriétaire.

A continuera à jouer, en prenant le contenu d'une de ses autres rizières et en le distribuant comme précédemment, aussi longtemps que le dernier pion posé ne tombe pas dans une case précédant une ou plusieurs cases vides.

S'il s'agit de deux cases vides, ou plus, la main passe à B.

S'il n'y a qu'une case vide, il est permis au joueur de prendre pour lui le contenu de

la case qui suit immédiatement ce vide; et si après celle-ci, il y a un autre vide, suivi immédiatement d'une case avec des pions, il peut prendre aussi le contenu de cette case-là.

Mais si la case vide suivant le dernier pion posé précède immédiatement la case de mandarin, on prélèvera un seul pion dans celle-ci.

B joue dans les mêmes conditions avec le reste des pions.

Lorsque toutes les cases d'un joueur (toutes ses rizières) deviennent vides, il doit déboursé 5 pions qu'il dispose par unité dans chaque case avant de recommencer le jeu; on appelle cela « lâcher les poissons ». Les pions déboursés proviennent soit de ceux ramassés précédemment, soit de la case de mandarin du joueur.

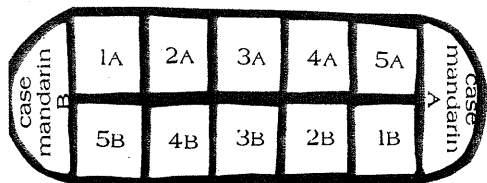
La partie prend fin lorsque les deux cases de mandarin sont vides. Les pions restant dans les rizières sont alors partagés équitablement entre les deux joueurs.

Si chacun se retrouve avec 35 pions, la partie n'a pas de vainqueur. Si l'un n'en a pas rentré autant, il est déclaré vaincu une première fois. Il demande alors au vainqueur un « prêt » du nombre de pions manquants pour parfaire 35, et lui cède en échange une rizière; provisoirement si le prêt ne dépasse pas 5 pions, définitivement pour un prêt de 5 à 10 (ainsi, si A a eu la malchance de perdre 14 pions, il cède à B une rizière provisoirement et une rizière définitivement).

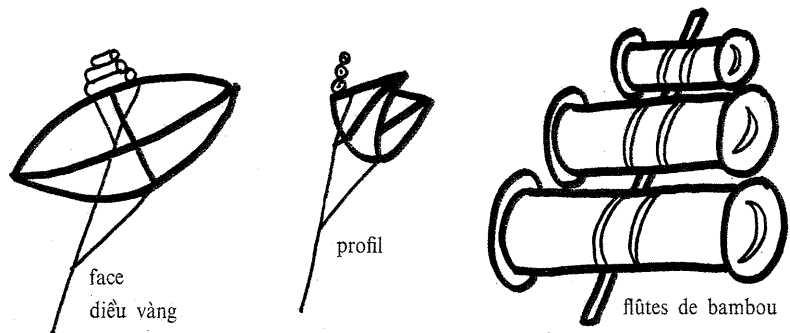
Puis le jeu recommence; à sa fin, s'il y a des pions dans la case cédée provisoirement, ils sont partagés entre les deux joueurs; ceux se trouvant dans la case définitivement cédée vont uniquement au gagnant.

Le jeu finit lorsque trois cases d'une même rangée ont été définitivement cédées.

joueur A

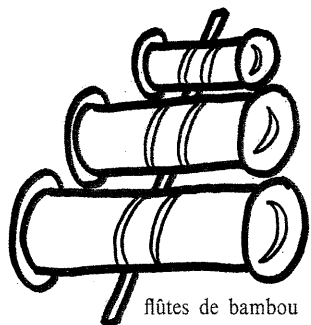


joueur B

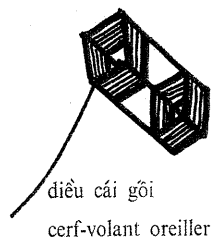


face
diều vàng

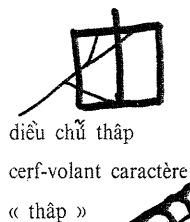
profil



flûtes de bambou

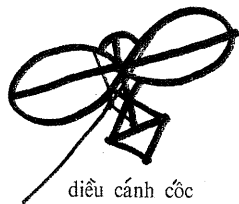
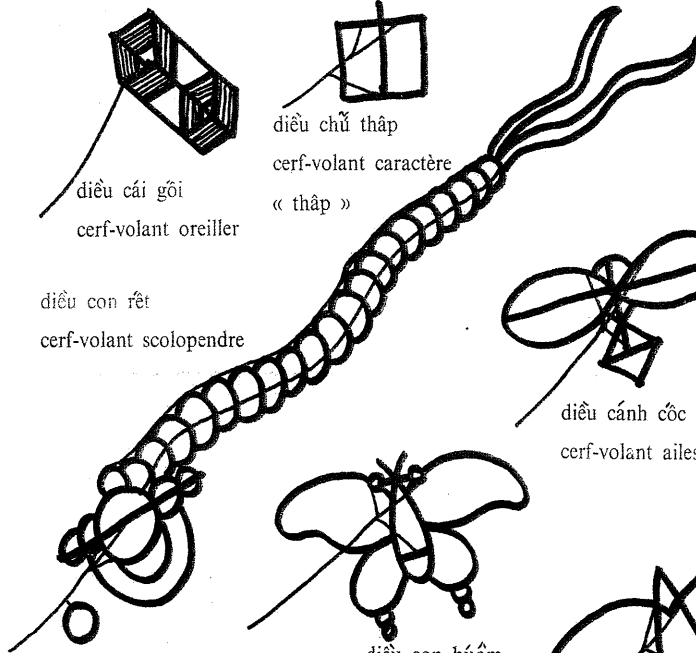


diều cái gối
cerf-volant oreiller

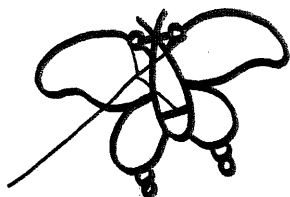


diều chữ thập
cerf-volant caractère
« thập »

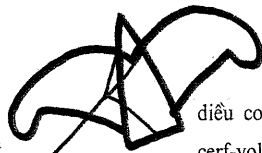
diều con rết
cerf-volant scolopendre



diều cánh cóc
cerf-volant ailes de poule d'eau



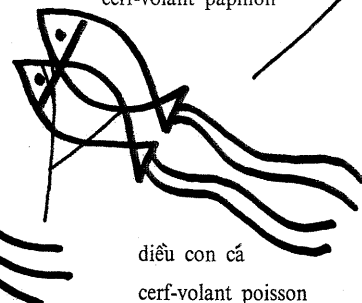
diều con bướm
cerf-volant papillon



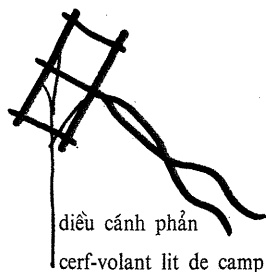
diều con quạ
cerf-volant corbeau



diều mắt giăng
cerf-volant lune



diều con cá
cerf-volant poisson



diều cánh phản
cerf-volant lit de camp



LES CERFS-VOLANTS



Au Vietnam, les cerfs-volants prennent les formes les plus variées. Quelques-uns, comme le « dieu con ret » (cerf-volant scolopendre), ou le « dieu vang », porteur de flûtes de bambou qui « chantent » en volant, sont plutôt difficiles à réaliser; d'autres, comme le « dieu mat giang » (cerf-volant lune) ou le « dieu canh phan » (cerf-volant lit de camp), sont faciles à fabriquer : leur armature est en lamelles de roseau ou de bambou, jointes avec du fil de lin et recouvertes de papier et leur nombre de queues de papier varie selon le vent. On en rajoute si le cerf-volant se tortille et gigote, ou on en retire lorsqu'il tombe à terre, trop lourd pour s'élever dans l'air.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS - PAGE 9

FACE AU TIGRE - PAGE 11
Nguyen Khac Vien

LES HABITS NEUFS DU CORBEAU ET DU PAON - PAGE 20
conte populaire
adaptation de B. Tanaka

PETIT-CIGALE S'EN VA AU FESTIVAL - PAGE 24
Nguyen Khac Vien

LE TRÉSOR DE L'HOMME - PAGE 27
conte populaire
adaptation de B. Tanaka

LA LUCIOLE - PAGE 32
poème
Vo Quang
adaptation de P. Gamarra

L'ARAIGNÉE - LA GUÊPE - LA CHAUVÉ-SOURIS -
LA SAUTERELLE - PAGE 34
comptines
adaptation de B. Tanaka

LA DANSE DU PAON - PAGE 35
comptine
adaptation de M. Gansel

L'ÉLÉPHANT - PAGE 35
comptine
adaptation de B. Tanaka

LE GÉNIE DU MONT TAN VIEN - PAGE 36
d'après la légende de Son Tinh et de Thuy Tinh
adaptation de B. Tanaka

LE VENT AU TRIBUNAL - PAGE 42
conte populaire
adaptation de B. Tanaka

PETIT CUOI - PAGE 45
comptine
adaptation de M. Gansel

LES FLEURS ROUGES DU KAPOKIER - PAGE 47
poème
Xuan Dieu
adaptation de P. Gamarra

LE MARGOILLAT - PAGE 49
conte populaire
adaptation de B. Tanaka

LE LINGE ET LE SOLEIL - PAGE 53
poème
Pham Ho
adaptation de P. Gamarra

MADemoiselle CRAPAUD - PAGE 55
conte populaire
adaptation de B. Tanaka

LES POÈMES DE PETITE NGUYET - PAGE 63
poème
traduit par Pham Huy Thong et P. Gamarra

LE CHAT ET LE RAT - PAGE 64
conte populaire
adaptation de M. Gansel

JE M'ASSIEDS ENTRE MES DEUX FILLES - PAGE 69
poème
Te Hanh
adaptation de P. Gamarra

L'INSTITUTEUR PART POUR LE FRONT - PAGE 70
poème
Huy Can
adaptation de P. Gamarra

LE SERPENT CARRÉ - PAGE 72
fabliau
adaptation de M. Gansel

A QUOI RESSEMBLE UN ÉLÉPHANT - PAGE 74
fabliau
adaptation de B. Tanaka

LE PROFESSEUR DE PARESSE - PAGE 77
fabliau
adaptation de M. Gansel

CE QU'UN TAILLEUR DOIT SAVOIR - PAGE 78
fabliau
adaptation de B. Tanaka

LE LETTRÉ ET LE PAYSAN - PAGE 79
fabliau
adaptation de B. Tanaka

DES BATEAUX ET DES ARBRES - PAGE 81
fabliau
adaptation de B. Tanaka

LA BORNE KILOMÉTRIQUE - PAGE 83
poème
Ho Chi Minh
traduit par Phan Nhuan

A QUOI JOUE-T-ON ?

DAO A RAIE - PAGE 87

LE CASIER MANDARIN - PAGE 88

LES CERFS-VOLANTS - PAGE 91

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PHOTOGRAPHIES

PAGES : 12-29-41-71-79-
Bertolino

PAGES : 17-19-33-36-42-56-59-62-68-81-93-
Pic

PAGES : 25-46-84-
M. Riboud-Magnum

DESSINS ET DÉCOUPAGES

PAGES : 14-15-21-25-26-27-28-34-42-44-
46-52-53-56-59-72-77-78-81-86-88-90-
B. Tanaka

ESTAMPES ET DÉCOUPAGES

PAGES : 7-11-23-31-33-35-37-39-48-49-
51-54-55-61-65-66-67-69-75-76-85-91-
documents fournis par MM. Boudarel et Fourniau

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LES ÉDITIONS LA FARANDOLE
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MODERNE DU LION
A PARIS
DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 1972
N° D'ÉDITEUR : 239





